

Reflets d'Ombres

Fanzine de littérature romantique et sombre

Dossier Marceline Desbordes-Valmore

- + l'auteur
- + son œuvre
- + extraits

Auteurs invités...

- Textes d'auteurs amateurs



Janvier 2006
Numéro 5

Sommaire

Editorial	3
“La chute de l'Ange I” par Anakkin	5
“La chute de l'Ange II” par Anakkin	6
“L'ombre de la mort” par Exquise-Marquise	7
Jacquemards, prime de licenciement par Michaël Moslonka	8
“Je roule” par Véronique Cabon	16
“Des fourrures et des couleurs” par Jaime	22
“Dossier Marceline Desbordes-Valmore” par Odéliane	27
“Recensement du jour” par Philippe Nollet	35
“Femme carnivore” par Ammar Ben Abdellah	37
“Paysages” par Kiruna	38
“Union macabre” par Angélique Malon	39
“Au point du jour” par Mifoune	40
“Les couleurs de la nuit” par Cypris	42
“Dans le cimetière” de Jérôme Ringon	43
“Hymne à la mort” par Gabie-Opaline	44
“Mystique” par Drago Requiem	45
“19 ans, meurtrière assassinée” par Carmen Silva	47
Contacts	60

Illustrateurs

couverture : « Thésée dans le labyrinthe » d'Edward Burne-Jones, 1862

Lise : pages 14 et 20

Jaime : page 4 et 25

Anakkin : pages 35 et 58

Rédactions et Maquette : Le Sombre Héros, Dominique LE BRIS.

Collaborateurs : Anakkin, Michaël Moslonka, Exquise-Marquise, Kiruna, Véronique Cabon, Virginia Schilli et Virginie Langlais.

Acrobat Reader est Copyright 1984-2004 Adobe Systems Incorporated et ses bailleurs.

La responsabilité morale et idéologique des textes publiés dans le fanzine n'engage que les auteurs

Tous droits de reproduction réservés aux auteurs

EDITORIAL

Paradoxe !

Dans un vieux dico datant du fond des âges, j'ai trouvé ces deux définitions.

- 1) **Reflét** : « réflexion de la lumière, de la couleur d'un corps sur un autre » ;
- 2) **Ombre** : « interception de la lumière produite par un corps. ».

Nous voici dans un bien étrange paradoxe. A priori *Reflét* et *Ombre* n'ont rien à faire ensemble...

Mais c'est en fait, là que réside l'essence même du webzine. Dans cette étrange alchimie entre le *Reflét* et l'*Ombre*.

Quelques lignes plus bas, j'ai trouvé une autre définition concernant *Ombre*. Une définition quelques peu... étrange. Une phrase qui me semblait être sortie d'un vieux grimoire des temps révolus, d'une nouvelle de Lovecraft, ou d'un recueil de noire poésie d'un romantique meurtri par la fatalité : « Chez les Anciens, l'âme séparée d'un corps ».

Elle était comme un signe éclairant le paradoxe – oserai-je dire cette incompatibilité linguistique ? Un étrange animal de la langue française du nom de *Oxymoron*.

L'âme séparée d'un corps – en l'occurrence celle d'un écrivain ou d'un illustrateur dans son processus de création – est interceptée par l'Ombre. Ou plus précisément par notre Webzine de littérature romantique et sombre. Il rejette alors toute la lumière contenue dans l'âme pour n'en garder que son côté obscur et tourmenté. L'Ombre. La boucle est alors bouclée !

Voici ce qu'est donc le Webzine *Reflets d'Ombres* : un corps qui attire à lui les âmes de ses auteurs pour n'en garder que leur mal être fiévreux, leur romantisme à fleur de peau, leur rencontre avec la mort, leur attrait pour la grande faucheuse, leur envie de meurtre, leurs peurs enfantines, leur vision sombre de la religion, leur dimension spirituelle, leur recherche d'un autre monde et d'une société plus juste, leur bilan du monde et d'une société basée sur les inégalités et l'injustice, leur univers intérieur et fantasmagique où rôdent les plus maléfiques et les plus attirantes créatures.

Mais après ce paradoxe, voici qu'en arrive un second ! *Reflets d'Ombres* s'intéresse aux auteurs amateurs ou professionnels peu connus du grand public. A leurs poèmes, à leurs nouvelles, à leurs illustrations, à leurs livres. Bref, à leurs œuvres ! Il a pour vocation d'être le reflét de leur passion et de leur talent. « Talent », « Passion » et « Peu Connu » des mots qui ont du mal à être assemblés dans cette

société où l'*On* veut nous faire croire que « Talent » et « passion » ne s'accordent qu'avec « Très Connu » et « Énorme Chiffre d'Affaire » !

Talent et passion de nos auteurs que j'espère vous saurez, chers lectrices et lecteurs, appréhender autant que leurs angoisses, leurs souffrances et leurs revendications poétiques

Paradoxe donc ! Auquel je suis fier de participer et que *Reflets d'Ombres*, dans sa ligne éditoriale, est digne d'arborer en se positionnant à contre courant du « Plus connu » !

Reflets d'Ombres, version webzine, fort de ces paradoxes, fait donc ses premiers pas en l'an 2006 dans un monde où tout est délimité sans équivoque, normalisé à outrance, mondialisé et manichéen. Où même l'« hors-norme » devient une norme en soi. Où les angoisses et mal-être de l'individu sont décriés sous prétexte de ne pas avoir la « positive attitude. »

Mais s'il fait ses premiers pas, il a fallu tout d'abord qu'il ait été enfanté, soigné et nourri. Remercions donc, Odéliane et Perceval, pour le travail qu'ils ont accompli dans la version fanzine de *Reflets d'Ombres*. Ils ont posé la base du webzine tel qu'il existe et ont découvert de nombreux auteurs de talent.

Et enfin, remercions tous ces auteurs et illustrateurs qui nous ont adressé leurs œuvres, fait partager leurs tourments et ouvert leur imaginaire pour qu'existe ce numéro 5, version on-line.

A présent l'avenir de *Reflets d'Ombres* n'est plus seulement entre nos mains. Il va sa vie entre les vôtres chers lectrices et lecteurs.

Michaël MOSLONKA

Il y a quelques lignes, je vous ai écrit « et pour vraiment finir » (comme vous avez pu le lire), mais nouveau paradoxe et triste réalité, cet édito n'est pas terminé. En effet, il ne serait pas complet si je n'inscrivais pas les quelques lignes qui suivent :

La Vie est un cadeau que l'*On* nous fait ... et que nous sommes en droit de refuser au moment où nous l'avons nous-même choisi. Un humble paradoxe qui heurtera peut-être *Certains* n'ayant pu s'affranchir d'un dictat moraliste séculaire mais qui sauve les *Autres* de la souffrance et de l'incertitude caractérisant l'existence.

Salut à toi Dominique, où que tu sois j'espère qu'à présent la sérénité t'accompagne...

Michaël MOSLONKA

La chute de l'**A**nge – I

la **G**enèse

Dieu est Dieu, il jouit du potentat.
Ordonnateur de sa future création,
il personnifie la dévotion de soi.
Il est le ciment de la fondation.

Il est l'Omniscience.
Il est l'ancien, le doyen,
dont l'antique univers a oublié sa naissance.
Il est celui qui sera craint.

Il est, dans son titanesque labeur,
escorté par ses disciples fidèles.
Flamboyant de ferveur,
ils porteront ses maximes hors du ciel.

Il enfantera de sa glaise noirâtre,
l'évolution, et il en fera son pantin.
Et à ceux qui au culte de l'idolâtre,
illuminés, ils seront, comme l'aurore d'un matin.

Comme la mère avec le fruit de ses entrailles.
Il saura gratifier les bienheureux,
ceux qui sauront se soumettre à ses semailles.
Mais dans l'ombre de son trône, veille des curieux...

La chute de l'**A**nge – II

la **R**ébellion

Dieu est Dieu, il est le mage.
Il peut être la tourmente sur une plaine glacée,
la chaleur ensoleillée au bord d'une plage,
mais il est celui qui a procréé.

Il a déposé sur son œuvre, sa progéniture.
A son image mais sans savoir.
Un être ou la pureté est azure.
Mais dont l'imagination se résume à ce qu'il peut voir.

Toutefois le porteur de lumière,
exprima publiquement de judicieuses questions.
Pourquoi la connaissance était étrangère,
à l'enfant de la création?

Soumettant à cette controverse,
Dieu dans sa munificence,
sanctionna d'un geste cette averse,
et rompit toute forme de divergence.

Néanmoins son plus bel ange osa donner la pomme,
partager la connaissance était son souhait.
Sa rébellion fût comme la foudre qui tonne.
Considérée comme une hérésie, il fût banni à jamais.

EXQUISE MARQUISE

L'Ombre de la Mort

Elle déploie ses ailes
Sur mon âme meurtrie
Royaume immortel
D'une tristesse infinie
Dont le chagrin ruisselle
En une sombre mélodie
Aux accords éternels

Elle guette encore
Rôle insidieuse
L'ombre de la mort
Amante vicieuse
Sournoise elle mord
Et se délecte rieuse
De l'élixir de ce corps

Offert à sa bouche
A ses crocs voraces
Et cueille en ma couche
Mes illusions lasses
Mes rêves elle enfourche
Et donne la chasse
A mes espoirs farouches

Michaël MOSLONKA

JACQUEMARDS

Prime de Licenciement

« La rêverie est tellement belle quand le réel est désolé »

Boris CYRULNIK

Un Merveilleux Malheur

1

Le quartier donnait l'impression d'avoir été laissé à l'abandon par la société et oublié des grandes réformes du moment. Il puait la pauvreté. Les maisons étaient délabrées. Les rues étroites et sombres n'étaient plus entretenues. Leur macadam se craquelait et se fissurait en de trop nombreux endroits pour en faire une voie praticable par quelque véhicule que ce soit. Sur les trottoirs s'amoncelaient détritiques et mêmes de tous âges qui, dans un mélange de pourriture, d'odeurs insupportables et de cris partageaient le même espace d'existence. Au milieu de tout ça, mouches, puces et rongeurs cohabitaient en toute quiétude.

Les habitants de ce quartier n'avaient plus la force de chasser ces nuisibles, comme ils n'avaient plus la force de s'occuper de leurs enfants et de rendre leur lieu de vie acceptable et un minimum habitable. *On* leur avait sapé toute motivation. Tout espoir de penser un jour s'en sortir et d'avoir une vie meilleure.

Le quartier devait être revalorisé. Tout serait abattu et reconstruit pour des classes de population plus acceptables. Plus aucune mesure n'avait donc été prise pour réparer ou rénover l'habitat et rien n'avait été vraiment prévu pour reloger ses habitants. Le principal était qu'ils dégagent le site et les objectifs des entrepreneurs n'avaient rien d'humanitaire. Donc, *on* attendait qu'ils partent d'eux-mêmes ou bien qu'ils dépérissent et y meurent. *On* savait très bien que la société ne les pleurerait pas étant donné qu'elle ne s'indignait même pas à la vue de leurs sordides conditions de vie. Toutefois, malgré ces conditions de vie déplorable, les gens du coin étaient toujours là. Ils restaient là, dans cet endroit où ils avaient toujours vécu. Un

lieu familial, avec ses repères, qui était devenu au fil des années leur *chez eux*. Même s'il était indigeste à vivre. Tant bien que mal, ils y survivaient ou plutôt y mourraient lentement sans vraiment en avoir conscience.

Et les pauvres gens regardaient, du pas de leur porte, du coin de leur fenêtre, de leur misérable jardin où presque rien ne poussait, leur quartier se gangrener lentement ; leurs gosses jouer au milieu des immondices ; les murs de leurs maisons suintant l'humidité se lézarder ; les herbes folles envahir le parc de jeu que la municipalité dans les beaux jours – tellement lointains à présent qu'ils semblaient être d'un autre siècle – avait mis à la disposition des bambins de ces familles venues coloniser le nouveau quartier ; et leur voiture, pour laquelle ils avaient fait tant de sacrifices, rouiller lentement.

Ils observaient tout ça d'un œil morne, sans vitalité où ne se lisait même plus la résignation, mais l'acceptation et l'abandon de soi à la fatalité.

Ce fut de la même manière qu'ils contemplèrent l'étranger qui remontait leur rue. Il ne suscita chez eux aucune surprise et même pas l'ombre d'un espoir. Encore moins le sombre présage d'une suite de maux encore plus destructeurs.

L'homme était grand et sec. Le haut de son visage était caché sous l'ombre que dessinaient sur lui les bords imposants d'un haut chapeau noir. Seul le bas de son visage était visible, et les habitants du quartier pouvaient apercevoir un nez fin, une bouche aux lèvres presque inexistantes et un long menton imberbe à la peau blafarde.

Il était entièrement vêtu de noir. Une chemise en tissus épais aux manches évasées. Un pantalon de toile tenu par une ceinture à grosse boucle dorée. Des cuissardes de cuir, remontant au-dessus de ses genoux, dont le soulier était lui aussi orné d'une boucle dorée.

Il traînait dans son sillage une longue cape et tenait à la main une antique sacoche de médecin.

Sur le tas d'immondices de chair et de matériaux, poussait un building d'une taille impressionnante. Il dressait sa silhouette imposante et majestueuse de verre et d'acier au-dessus du quartier en ruine. En son sommet, des lettres d'un rouge flamboyant, de la hauteur d'une maison à deux étages annonçaient : « Reality N.Y.- EUR & Co »

C'était vers cette tour que se dirigeait Jacquemards

2

Bientôt, il fut dans l'ascenseur qui montait au 85^{ème} niveau de l'immeuble de cette filiale de la C. NIEUR Corp'S. Y pénétrer n'avait posé aucun problème à Jacquemards puisqu'il avait rendez-vous avec sa victime. Ses commanditaires le lui avaient fourni. Tromper la fouille des agents de sécurité et le détecteur de métaux n'avait pas non plus été très difficile. Il était un professionnel dans son métier. C'est pour ça que les dirigeants des hautes sphères de la Maison Mère avaient fait appel à lui.

L'ascenseur arrivé au 85^{ème} étage ouvrait sur un unique couloir qui donnait sur une unique porte à double battant en bois de chêne garnie de dorures. Une moquette cramoisie amenait le visiteur à cette porte en étouffant ses pas. Et sur celle-ci, une pancarte argentée aux lettres dorées indiquait « Directeur Général John E. ELIOT » et en dessous « Reçoit uniquement sur rendez-vous. »

3

L'homme corpulent, au visage bronzé et à la dentition étincelante, accueillit avec surprise le nouveau venu. Il n'attendait personne et avait de nombreux coups de téléphone importants à donner !

Sur son visage d'homme d'affaires débordé mais bien portant, se peignit une vive contrariété. Il appela sa secrétaire tandis que Jacquemards attendait patiemment près de la porte qu'il avait refermée derrière lui.

La secrétaire se fit tout d'abord remonter les bretelles car pour l'homme pressé elle était la première responsable de ce dysfonctionnement impromptu.

Mais elle dut le contredire, se justifiant à contrecœur, avec à l'esprit l'idée qu'en faisant cela elle mettait en jeu sa modeste carrière au sein de la Reality N.Y.- EUR & Co. Monsieur le Directeur Général Eliot avait bien un rendez-vous à cette heure précise. Un rendez-vous avec un docteur. C'était la Maison Mère qui l'avait fait venir, précisa-t-elle pour sa défense.

Elle avait noté l'heure exacte dans son agenda. Ne l'avait-il pas vu ? Elle ne comprenait pas...

Lui, ne comprenait que trop bien. Il éteignit l'interphone en précisant, le visage livide : « Que l'on ne me dérange pas... Annulez mes rendez-vous de la journée ! »

Ils voulaient savoir s'il était toujours au top de sa forme. Pas de mollasson à la tête de leur filiale. Ni de vieilles carcasses. Il se devait d'avoir une santé d'enfer ! Et être capable de durer dans le temps. Ça rassurait les actionnaires et ça permettait de continuer à miser sur le bon cheval pendant encore pas mal d'années. En utilisant ses capacités. En se reposant sur ses compétences, inusables. Les transformant en résultats. Qui n'étaient rien d'autre qu'un rendement assuré dans les poches de la C. NIEUR Corp'S et de ses actionnaires.

Sauf que, pour celui qui ne passait pas le test, ...

Mais John n'avait pas de souci à se faire. Malgré ses quelques kilos en trop, il prenait soin de sa personne et savait son corps fiable. Et son espérance de vie, une valeur sûre. Alors, son visage reprit de la couleur et ses dents scintillèrent en accueillant chaleureusement le médecin.

« Bonjour Docteur et bienvenu ! » Lui lança-t-il en s'avançant vers lui et en tendant la main.

Jacquemards ne la lui serra pas et fixa ce qui avait plus de valeur à ses yeux : le balcon derrière le bureau du Directeur Général.

Un imposant balcon style 19^{ème} siècle qui tranchait étrangement vu de l'extérieur avec la surface plane, sans accroc, de l'immeuble et avec son architecture moderne de verre et d'acier.

La décoration anachronique et coûteuse, tableaux, mobiliers, tentures et tapisserie ne l'intéressait guère. A chacun son métier.

L'homme pressé fut décontenancé par l'attitude du toubib, mais ne l'afficha pas. Il retourna vers son bureau. Où plutôt, il ne s'en rendit compte qu'en reprenant place dans son siège : il était venu se *mettre à l'abri derrière son bureau*. Car ce type le mettait étrangement mal à l'aise : il n'avait pas encore ouvert la bouche depuis qu'il était entré ; il était vêtu d'une bien étrange manière – un peu comme son propre mobilier : d'un autre siècle ; il y avait aussi ce regard qu'il ne pouvait saisir sous l'obscurité de son chapeau ridicule à large bord.

Et finalement, il y avait cette main gantée de cuir qu'il avait dédaignée tendre.

Le Directeur Général ne pouvait se le cacher, il y avait quelque chose en cet individu d'angoissant et de...

John E. Eliot cacha son malaise et annonça en souriant :

« Ne restez pas sur le pas de la porte Docteur et rejoignez-moi ! »

Il montra de sa main l'un des deux sièges faisant face à son bureau.

Jacquemards s'avança vers celui-ci mais évita le siège proposé. Il contourna le meuble de très riche facture et se plaça sur le côté droit de ce dernier en face de la grande porte-fenêtre donnant sur le balcon.

... *et de mauvais augures* terminèrent brusquement les pensées de l'homme d'affaires. Une ombre de peur le frôla et il trembla de tout son corps.

« Que puis-je pour vous et... » Il hésita, comme si la question qu'il allait poser appelait une réponse lourde de conséquences.

« Et qu'attendez-vous de moi Docteur ? » John E. Eliot essaya de ne pas montrer son appréhension et tourna son fauteuil pour faire face à l'individu malsain.

Celui-ci ne répondit toujours pas et continuait de fixer le balcon qui s'étendait au dehors.

Agacé et de plus en plus mal à l'aise, le Directeur Général lança sèchement :

« Si c'est le balcon qui vous intéresse, sachez qu'il est impraticable : à une telle altitude et à cette période de l'année vous vous y gèleriez les os ! »

Il se crut obligé de justifier :

« Il est là par ce que j'ai voulu qu'il y soit »

Comme l'autre ne répondait toujours pas, il profita de cette justification pour faire comprendre à son visiteur qui était le chef ici, peut importe que ce toubib de malheur soit un envoyé de la Maison Mère :

« Tout ce que je veux, je le réalise d'un claquement de doigt ! Soit vous me dites ce qui vous amène ici, soit vous sortez de mon bureau ! »

« J'ai des affaires plus importantes à m'intéresser que votre foutu silence !! »

Alors, Jacquemards parla et l'homme d'affaire en eut la chair de poule. La voix était basse et faible mais il en comprenait chacune des paroles. Ce qui émanait de la bouche de l'individu ressemblait au relent de ces vieux meubles que l'on trouve chez les antiquaires. Une odeur signifiant que les utilisateurs de ces vieilleries étaient à présent morts et que ceux qui les utiliseraient à nouveau mangeraient un jour ou l'autre les pissenlits par la racine. Une odeur séculaire de mort inéluctable.

John E. Eliot se souvint alors du jour où, gamin, la voisine était venue, catastrophée, chez lui. Sa mère avait accueilli la dame là, dans le couloir de l'entrée, et avait fermé les portes après avoir intimé l'ordre au petit John de monter immédiatement dans sa chambre. Dans le fond de son lit où il s'était réfugié, pris d'un sentiment irrationnel de peur, il pressentit qu'il était arrivé malheur à son père.

Ce qui fut le cas.

Et à présent, blotti au creux de son fauteuil en cuir d'une qualité hors de prix pour le commun des mortels, le grand John pressentait à nouveau un malheur. Un triste et épouvantable malheur qui allait s'abattre sur son corps légèrement enrobé mais en parfaite santé !

« Voici le message que j'ai à vous faire passer de la part de la C. NIEUR Corporation'S : Vous gérez très bien les affaires de la compagnie qu'ils vous ont mises entre les mains sauf que vous négligez la population des quartiers dont vous avez la charge. »

Le tout était annoncé, récité, d'une voix monocorde. Tout en contemplant, encore et toujours, le balcon.

Puis Jacquemards posa son attention sur l'homme d'affaires prostré au fond de son fauteuil.

Ce dernier, la trouille au ventre, ne voulut pas croiser le regard du médecin. Il avait peur de découvrir ce qui se cachait sous l'obscurité du chapeau et qu'indubitablement à cette distance, il ne manquerait pas de voir.

Ce mec lui fichait vraiment les pétoches !

Alors, son regard se posa, à son tour, sur le balcon qu'il avait fait ériger afin de satisfaire ses désirs d'homme puissant et influent.

« Vous les négligez tellement qu'ils en deviennent inutiles. Ils ne produisent plus et consomment encore moins. Ce qui représente un manque à gagner inévitable pour les autres filiales de la maison mère. Même si, grâce à vos mesures, votre établissement a produit beaucoup de bénéfices ces trois dernières années... »

« Les plus importants de votre compagnie depuis ces vingt dernières années mais il y a un équilibre que vous n'avez pas su faire et pour lequel vous n'avez pas été à la hauteur... »

Le Directeur Général de la Reality N.Y.- EUR & Co était tétanisé. Il voulait dire quelque chose. Se défendre. Se justifier. Mais ses lèvres ne

laissaient le passage qu'à un flot de paroles bredouillées. Sans queue ni tête.

Alors comme lorsque sa mère l'avait envoyé dans sa chambre, comme lorsqu'il attendait sous les couvertures qu'elle vienne lui annoncer la mauvaise nouvelle qu'il pressentait, John E. Eliot se coupa de la réalité. Il se réfugia dans l'imaginaire des blagues. Histoire de rendre moins terrifiant le réel. Pour que le monde qui l'entourait n'ait plus de prise sur lui.

C'était une blague désopilante qu'il avait entendue, gamin. A cette époque où il riait encore pour de vrai.

5

C'est un gars, lors d'une réception au 43^{ème} étage d'un hôtel, qui s'élanche sur le balcon, saute au-dessus de la rambarde et se jette dans le vide. Une dame l'a vu sauter et se précipite paniquée. Elle se penche par-dessus cette rambarde et voit le type rebondir avec élégance sur l'auvent dressé à l'entrée de ce grand hôtel de la capitale. Fort de son rebond et de son élan, il revient sur le balcon de la réception et atterrit devant la belle médusée.

« Comment faites-vous ça ? » Lui demande-t-elle.

« C'est grâce à la bière Fortiche que l'on sert au bar ! » Lui répond le gars à peine essoufflé.

Mais quelle en était la fin ?

La belle voulait faire pareil et allait au bar se commander une bière Fortiche... essaya de se rappeler l'homme terrorisé

« La Maison Mère a décidé de vous licencier » continua monotone Jacquemards, « Vous devrez quitter votre bureau à la réception du courrier. Vous toucherez une indemnité qui dépasse de loin toutes vos espérances... »

John n'écoutait que vaguement l'annonce de sa mise à pied. Son attention était tournée vers cette blague de gosse. Dont la chute l'avait tant fait se marrer qu'il s'en était pissé dessus, se rappelait-il à présent.

La dame commandait au bar une bière Fortiche qu'elle avalait d'un trait avant de s'élanche sur le balcon et de sauter au-dessus de la rambarde. Elle chutait, chutait et finissait par s'écraser au pied de l'hôtel comme une vulgaire merde dans une giclée de sang, de tripes et d'os cassés en mille morceaux.

Il plissa les yeux sous l'effort de la concentration, voulant se rappeler la manière dont cela se terminait. Une fin qui l'avait fait tellement rire.

Il ne remarqua même pas que son pantalon s'humidifiait et qu'un liquide chaud coulait le long de ses jambes.

« Mais, la C. NIEUR Corporation'S trouve que c'est là une somme importante qui vaut mieux à être utilisée pour d'autres fins... »

Il haussa les épaules et ajouta « Ils ne m'ont pas expliqué lesquelles. »

Sa voix, sans émotion aucune depuis le début de son laïus, changea quelque peu de timbre. Jacquemards semblait vraiment désolé de ne pouvoir donner plus d'informations à ce sujet.

Puis, il redevint d'une insensibilité et d'un détachement déconcertant :

« La C. NIEUR Corporation'S pense aussi que cela pourrait engendrer quelques conflits sociaux regrettables et nocifs à sa réputation. Ils craignent que la population du Pays ne comprenne pas pourquoi vous partiriez avec une somme qu'ils mettraient plusieurs siècles à gagner et à économiser... »

L'homme d'affaire s'en foutait royalement de ces explications. Il voulait à tout prix se rappeler la fin de cette putain de blague !!

Et Jacquemards s'en foutait *qu'il s'en foute*. C'était son boulot d'expliquer le *comment du pourquoi*. Alors il le faisait.

6

« Puisque vous ne leur serez plus rentable après votre licenciement, la C. NIEUR Corporation'S désirerait que vous mettiez fin à vos jours. Ce qui serait justifié par le fait que vous n'avez pas supporté mon constat clinique concernant votre état de santé. Une santé, bien entendu, défaillante ! »

Voilà, c'était ça !

Le mec qui avait sauté et rebondi, s'en retournait au bar afin de s'en vider une au fond du gosier. Le barman lui disait alors, sur un ton évident de reproche

Il lui disait...

Merde !

Que lui disait-il déjà ?!

Merde ! Merde et re-merde ! Comment était-ce possible que lui, John Edgar Eliot, Directeur Général de Reality N.Y.- EUR & Co, la plus grosse firme d'entretien de l'habitat urbain du Pays, n'arrive plus à se souvenir de la fin de cette putain d'histoire drôle alors qu'il connaissait sur le bout de ses doigts, légèrement boudinés, et au centime près, toutes les transactions qu'il avait pu réaliser ces trois dernières années ?!

« Je suis donc venu vous informer de tout cela, comme vos dirigeants me l'ont demandé et vous aider à parvenir à votre suicide...»

Et Jacquemards fit ce pourquoi *On* l'avait payé. Ce pourquoi il avait toujours été fait.

Alors que John Edgar Eliot passait par-dessus la rambarde de son coûteux et insensé balcon, il se souvint de ce qu'avait dit le barman au type :

« T'es vraiment chiant Superman quand t'es bourré ! »

Désopilant. Vraiment désopilant.

Une chute à en mourir de rire.

Alors, celui qui dans le milieu des affaires était surnommé Jee, se mit à rire à gorge déployée tandis que les employés de sa compagnie, le visage horrifié, le regardait tomber par les vitres de l'immense immeuble.

Tomber...

Comment avait-il pu vivre aussi longtemps sans rire à nouveau ?!

C'est ce qu'il se demandait en se rapprochant à toute vitesse du sol.

FIN



Véronique CABON

JE ROULE

Essoufflée par l'heure de l'infortune, je roule, l'estomac noué par le passé. L'esprit en nage, impuissant. Le vide s'éprend de ma carcasse. Mon regard s'habitue à la misère. *Elle me possède*. Mes doigts se resserrent autour du volant, ivre de haine. Je consens à martyriser mon itinéraire, à lui donner une autre couleur, sanguinolente.

Je n'appartiens plus au bien. Une plaie a corrodé mon cœur, une plaie courroucée, pleine de trahison. La blessure porte un nom, celui de l'homme abject qui possède, viole et trompe. *Jean...* C'est lui qui m'a conduit sur cette route, qui m'a contrainte à la révolte. Je me rappelle l'odeur de la femme attachée à ses vêtements puis ses coups de fil anonymes, pernicieux. Je l'ai pris en flagrant délit mais il s'est moqué de moi. Ma douleur ne lui semblait pas légitime. Un mari et une épouse vivaient ensemble mais l'amour et la fidélité n'entraient pas en ligne de compte. Il a éclaté de rire devant ma naïveté. J'ai fui de cette maison meurtrière, la rage au ventre. Son visage s'est évanoui de la réalité, pour toujours. Je ne connaissais pas sa complice mais j'avais au moins abattu le fardeau le plus lourd – le plus méprisable. *Jean...* Homme influent qui pousse à la guerre. Si insupportable que sa seule présence s'apparente à un étouffement.

Ce passé est derrière moi. Je roule dans une autre direction. *Une nouvelle vie*. Voilà ce qui m'attend. Dix années de mariage ne comptent pas. Je n'ai pas vieilli. Dans cette hypocrite maison, le temps s'est arrêté. Et j'ai eu le loisir de me repentir sur ma faute. *Cette alliance au doigt...* Affreuse alliance qui emprisonne le cœur et le noie sous un marécage de morosités. Mais ne suis-je pas libre aujourd'hui ? Libérée de mon tortionnaire, je roule vers un autre avenir. Rien ne me retient. J'ai fait le ménage. Il ne reste plus d'immondices sur le seuil de mon destin. J'ai le droit d'être libre. Le mari gît quelque part, abandonné de sa tombe mais charmé par les vers. Nul doute qu'ils en feront bon usage. *Jean...* *La vie aurait été si simple si tu avais su m'aimer...* A présent, tes yeux myosotis sont devenus ternes. Tes longs cheveux ont pris la poussière. Ton haleine fraîche a connu les exhalaisons putréfiées de la mort. Je ne t'attends plus. Je sais que ton âme sera damnée, que les dieux ne te laisseront pas l'opportunité de te venger. *Va en enfer et ne reviens plus...*

Je roule seule... Il n'y a rien d'autre que moi et la route, à perte de vue. Les collines bretonnes se dissimulent sous un épais brouillard humide. Battus par le vent marin, les arbres s'affolent et font tinter leurs branches. Je les salue d'un air entendu. Cette nature sauvage, paisible, solitaire, je ne la tromperai jamais. Elle restera le dictame essuyant mes larmes, effaçant ma douleur. Elle demeurera toujours à mes côtés. Je lui ferai présent de mes vertiges, de mes conquêtes. Je lui offrirai tout, de mon propre sang jusqu'à celui des autres. *Tous ceux qui se mettront en travers de mon chemin... comme Jean...*

Ils sont nombreux... Ils ont les mains sales, la bouche avide, le regard pervers,

les gestes rudes. Je les sens venir, à des kilomètres de distance. *Des monstruosités...* Ils sont capables de me faire du mal. *Comme Jean*. Ils veulent que je leur appartienne. *Oui, tous pareils*. Je reconnais les démarches, les stratagèmes, les beaux discours. Je perçois leur hypocrisie, leur cupidité, leur faim. *Des hommes ?* Non, c'est autre chose. Peut-on les considérer comme des hommes ? Respectent-ils leurs femmes et enfants ? Leur jurent-ils fidélité, quoi qu'il advienne ? Ont-ils le sang pur ? *Jean, un macho, violent, alcoolique, obsédé*. Peut-être qu'ils sont tous comme ça... *Peut-être...* Et si ce n'est pas le cas, comment savoir ? L'empreinte du bien s'efface au fur et à mesure des années. On ne la reconnaît plus. Elle paraît si peu crédible que les gens s'en détournent, se perdent, s'isolent, se meurent. *Des égoïstes*.

Je roule mais j'ai conscience qu'il y a la mort, tout près. C'est un luxe, un viatique envoyé du ciel. Quel autre remède que cette mort ? *Achève-moi...* Jean ne l'a pas fait. Il a préféré me torturer et me voir souffrir... que je sois plus bas que terre... au supplice... J'ai brandi ma Némésis et je l'ai planté dans son cœur. Il a entrevu ma victoire avant de rendre l'âme. *Victoire ! Victoire !* Après dix années d'esclavage, j'ai reconquis ma liberté. *Le Bourreau démembré de ses propres armes. Jean anéanti*. La jouissance, c'est de l'avoir fait taire de mes mains, avec cette soif vindicative dans les veines.

Je roule car il n'y a rien qui ne soit impossible. La justice, je la mets moi-même en musique. La société française ne m'a jamais aidée à survivre. Je me souviens des ricanements intempestifs de la police judiciaire qui n'osait s'attaquer au politicien véreux. C'était ça, l'erreur. *Son statut*. Vide de l'intérieur, creux comme une coquille abandonnée sur une plage. Le cerveau empaqueté dans un papier de conneries quatre étoiles. L'apparence lisse et luisante comme un front en sueur sur un crâne dégarni. *Jean, du n'importe quoi*. Même au moment de son agonie, il gardait son sourire narquois, mesquin, insupportable. Un sourire digne des plus illustres présidents de la République. Il n'avait pas son costard cravate mais c'était du pareil au même. Cette apparence garantissait son trône et sa pérennité. *Je hais les hommes*.

Et c'est pour cette raison que je roule. *Pour me calmer*. Cette haine, c'est ce qui me fait avancer. Plaquer tout, cela veut dire rouler sans regarder en arrière, sans regretter ses choix. Je suis libre, libre d'aller dans le monde et d'y construire une tombe. *Un projet artistique*. Je peux me faire des amis. Prendre des verres au bar et attendre l'ivresse. *Oublier l'ancien moi, la maîtresse de maison, l'épouse, l'esclave...* Je vis dans une nouvelle peau et mon esprit s'altère aux prémices du voyage. Mais au fond, quelle destination ? Je n'en sais rien. Je cherche l'oubli, le désert inhumain, la mort autorisée. Je voudrais être une poussière sur cette terre, un minuscule grain de sable au sommet d'une colline. Que personne ne soit là pour me piétiner ou me projeter loin de la vie. Je choisis de partir. De décider du lieu et de ses occupants. Etre moi signifie rouler, jusqu'à ce qu'une idée arrête ma course et envenime ma destinée.

Il est là, altier, son sac sur le dos. Il occupe le paysage comme un prêtre dans son église. Le pouce levé, il attend son carrosse. Il espère que ce sera une jolie

femme et qu'elle lui offrira le couvert. Il porte un sourire, lourd de conséquences. Il l'utilise avec ostentation, persuadé de son efficacité. Les cheveux ramenés en arrière, il soigne son attitude. Ce n'est pas un homme comme les autres. Tout n'est qu'infiltration.

Je le vois, perdu sur le bord de la route, le piège ancré sur son visage. C'est un type élégant, bien bâti. Son assurance ralentit mon avancée. Ma haine, elle est là, prête à le combattre. *Trop lisse, trop parfait, trop visible*. Il ne peut que vouloir m'atteindre. Sa tête se penche à travers la vitre. Je lui demande son itinéraire :

- Rennes, souffle-t-il.

Je hoche la tête et lui fait signe de s'asseoir. Un soupir, de soulagement sans doute... Il essuie la sueur qui perle sur son front. Il examine ma voiture avec curiosité. Je m'entretiens avec sa respiration, son attitude, son parfum. Je jubile. Ce n'est plus un étranger. C'est un objet, une source de divertissement.

- Je vous remercie d'avoir bien voulu m'emmener...

J'esquisse un sourire mais ne réponds rien. C'est un homme ; il est menteur, fourbe, stupide. Je dois me méfier de ses stratagèmes, ses attaques, sa manipulation. Ma liberté, il peut me l'enlever. Il est le danger, la barrière susceptible d'interrompre ma fuite. *Ne pas lui faire confiance. Le détester, comme tous les autres*.

Il s'appelle Jean. Je le décide. Je le proclame. Je le signe. Celui que j'ai crevé sur le tapis du salon...

- Tu t'appelles Jean ?

- Non.

- Si, tu t'appelles Jean.

Il me dévisage, surpris. Il n'ose me contredire. Il est sur une pente hasardeuse ; en terrain inconnu. C'est ce qui l'inquiète. Ne pas savoir. Ne pas dominer. Je continue de rouler, chantonnant en tapotant sur le volant. L'homme ne me regarde plus. Il s'accroche au paysage comme à un tableau de Van Gogh, en déroute.

- Tu t'appelles Jean et tu as vécu dix années avec moi.

Il sursaute, effrayé.

- Dix ans ?

- Oui, dix ans. Dix ans où tu m'as maltraitée... où je n'ai été qu'une esclave à ton service... Dix ans où je n'ai pas vécu... où j'ai cessé d'être une femme pour te satisfaire...

- Non ! Non ! Je m'appelle Nicolas ! N...I...C...O...L...A...S !

- Tu m'as trompée, Jean.

Il hoche la tête sans conviction.

- Combien de temps cela a duré, hein ? ! Tu rentrais à vingt-deux heures le soir ! Tu ne m'adressais pas la parole... Tu disais que tes obligations ministérielles te prenaient beaucoup de temps. Mais c'était des conneries ! Tu as créé la distance. Tu m'as éloignée de toi. Et je t'ai crevé pour cette raison. Parce qu'il n'y a pas de mort plus justifiable que la tienne.

Jean se raidit sur le siège. Une larme roule sur sa joue. Je l'observe du coin de l'œil. Son visage pâlit, en sueur. Il semble déconnecté de la réalité, aux antipodes de sa faute inavouée.

- Excuse-toi, Jean.

Un râle s'échappe de sa bouche grimaçante. Ses yeux roulent dans leurs orbites. Ses doigts se recroquevillent sur le siège. Tout à coup, je le sens ailleurs, hors de ma portée.

- Jean ?

- Jamais !

- Jean, c'est toi ?

Sa tête s'incline légèrement. Il sourit, mais c'est un sourire malsain qui écorche ses lèvres. Je roule, la peur au ventre. Ce ne peut pas être lui. *Il est mort, n'est-ce pas ?* Ce n'était qu'un jeu, un simple amusement. Et à présent, le voilà qui s'anime ! *Salaud.*

- Je ne suis pas mort, Alicia. Tu n'as pas réussi à m'achever.

Son aveu me fait tressaillir. J'appuie sur la pédale de frein et me range sur le bas-côté. Ma poitrine suffoque, en alerte. A côté de moi, je n'ose dévisager mon prisonnier. Il ne porte plus le même masque. Ses prunelles brillent d'un éclair funeste. Ses paupières restent fixes, autoritaires. *Le politicien véreux n'est pas mort.* Je n'en crois pas mes yeux. La sueur mouille ses tempes et afflige son faux visage. Ce n'est pas lui et pourtant, il est là. Sa présence ne fait aucun doute, monstrueuse.

- Tu comptes le tuer lui aussi ? demande-t-il ironiquement. Tu n'as pas bougé le petit doigt pendant dix ans et maintenant, tu massacres tout sur ton passage ? !

Sa voix n'est pas la même ; plus rauque, plus insaisissable aussi... Je n'ai aucune arme pour me défendre. Le démon est revenu mais je n'ai pas moyen de le combattre, et encore moins de le fuir. Il détecte ma peur. Cela le fait rire.

- Tu me parais moins rassurée... Est-ce la culpabilité qui te ronge ?

- C'est de ta faute ! Tu m'as trompée ! Pourquoi m'as-tu maltraitée pendant toutes ces années ?

Il dodeline de la tête, sombre et méprisable :

- Roule, lâche-t-il, les yeux fixés sur le paysage.

- Non...

- Roule... Tu n'as pas le choix.

- Je ne te fais pas confiance.

Il éclate de rire.

- C'est par ta faute que j'appartiens à la mort... Et j'ai le choix de te laisser en vie ou de t'y précipiter...

Je tressaille et tente d'ouvrir la portière. Le verrouillage s'active d'un coup sec. Jean exulte ; son sadisme a atteint son paroxysme. La clef tourne et le moteur se met en marche. Il a le contrôle. Je suis perdue. Notre ménage vacille entre l'au-delà et l'ici-bas. Je suis de nouveau sous son emprise. Jean ironise sur ma situation.

- Tu comptais faire quoi de lui ? Le violer ? L'étrangler peut-être ? Mais tu n'es capable de rien !

La voiture monte en puissance. Jean me refuse l'accès des pédales. J'essaie de saisir le frein à main mais son autorité me paralyse les membres.

On roule, à cent quarante kilomètres à l'heure.

- Arrête, Jean ! Arrête !

- Tu voulais savoir avec qui je t'ai trompée ? ! Je t'ai trompée avec toutes les

femmes ! Ta sœur ! Ta mère ! Ta meilleure amie ! Toutes ! Parce que tu es une mégère et que tu ne seras jamais une amante ! Jamais ! Avec toi, on ne peut pas prendre son pied ! Tu es vide ! Sans saveur !

Un vertige, celui de la douleur d'un passé qui afflue, véhément. Les pleurs emprisonnent ma figure et la noient sous une vague de désillusion. *Il n'est pas mort*. Il est là, sur le siège passager. Et c'est lui qui contrôle ma vie. Il empoigne les rênes pour me diriger où il le désire – et jouir de sa vengeance. J'ai été piégée. J'ai roulé en me croyant libre. Mais ce n'était qu'un mirage. Son hégémonie ne s'est pas éteinte. Je porte toujours le statut d'esclave et lui de tortionnaire. L'égalité des sexes ne peut pas exister, en tout cas pas dans notre maison.

En face, les arbres titanesques du Jugement Dernier. Ils se balancent dans le vent scythique comme une armada de fantômes. Ils vont m'accueillir dans leurs bras et me conduire jusqu'à cette voie sans issue d'où personne ne revient. Les rayons du soleil luisent à travers le pare-brise. Mes yeux se ferment, dépités. Je vais heurter un arbre. La voiture file droit devant. Et c'est dans un sursaut que le choc survient. L'étincelle s'évanouit. Le coma entre en scène, comme une seconde prison qui hésite entre me laisser au cœur de cette vie insipide ou dans une mort où le mari a tous les droits.

Au matin du troisième jour, je me réveille dans une chambre d'hôpital :

- Je suis en vie, alors ?

L'infirmière hoche la tête en souriant.

- Et l'homme, il va bien ?

- Il a pu rentrer chez lui. Aucun traumatisme. Vu l'état de votre voiture, c'est un miracle.

- Et Jean ?

- Jean ? De qui parlez-vous ?

- De mon mari ! Où est-il ?

- Madame, votre mari est... enfin... depuis quelque temps déjà... votre mari a disparu... Vous ne vous en souvenez pas ?

- Je sais où il est ! criai-je.

L'infirmière arque les cils, intriguée.

- Où ça ?

- Dans notre maison de vacances, en Normandie. Il est sur le tapis du salon.

- Reposez-vous. Je vais appeler quelqu'un.

L'escouade de policiers reparaît, aussi sérieux qu'une armée de cerbères. Ils m'interrogent. Ils persévèrent. Ils n'en croient pas leurs oreilles.

- J'ai voulu le crever. Je l'ai poignardé à plusieurs reprises mais il a survécu. Il est venu me visiter pendant que je roulais. C'est lui qui a provoqué l'accident.

Ils ricanent mais décident d'aller quand même vérifier mes dires. Le cadavre de Jean est toujours allongé sur le sol, redoré par le sang. Les mouches lui fabriquent un nouveau vêtement. Ses charmes continuent de faire des ravages, même dans la mort.

Ils reviennent, livides. Ils me demandent d'expliquer mon geste. Je veux leur

montrer mon corps – ma laideur physique. C'est ce qui doit tout justifier. Pourtant, lorsque je tente de m'extraire du lit, l'infirmière prévient ma chute sur le parquet et me rattrape de justesse. Je la dévisage, surprise.

- Mais je ne peux pas marcher ?

Son affabilité s'altère. Elle grimace, mal à l'aise. La pitié envahit son regard :

- Vous ne pourrez plus vous déplacer. Vous avez les jambes paralysées.

Les policiers me scrutent avec machiavélisme. Dans leurs yeux, je détecte la complaisance du mari, insupportable.

Et jusqu'à moi, ce chuchotement :

- C'est bien fait...

FIN



JAIME

Des Fourrures et des Couleurs

Emery, abrité par une bâche décolorée tendue entre quatre arbres, observait avec mélancolie la pluie s'écraser sur les pavés. Dans la cour intérieure du bâtiment, un cadavre de voiture scintillait sous l'eau, face à lui. Gardien des lieux, cette carcasse, si elle avait eu une voix, aurait eu des milliers d'histoires à raconter. Les pneus avaient disparu, du lierre les remplaçait, d'un vert éclatant.

Les gamins du quartier venaient souvent s'amuser sur les sièges éventrés, rire et pousser des soupirs, se confier leurs secrets et jouer avec les garçons qui habitaient dans la grande demeure. Cette cour était un sanctuaire pour bien des âmes, brandissant d'épais murs couverts de graffiti à la ville et sa cruauté.

Le havre de Emery, quant à lui, était bien différent.

Abandonnant son abri, le garçon s'aventura sous la pluie, ses yeux bleus se tournèrent vers le ciel tourmenté, les nuages noirs qui l'emplissaient. L'eau apaisa sa tourmente comme des larmes, mouilla son visage pâle et ses cheveux bruns emmêlés.

Emery aimait respirer le grand air ; malheureusement, dès qu'il posait pied hors de ses appartements, l'angoisse se mettait à le ronger tel une maladie. Son trouble devenait presque insoutenable quand il avait à franchir les remparts apaisants de l'édifice pour se fondre dans la cité et sa population.

Lorsque son t-shirt noir trop grand pour son corps élancé lui colla à la peau, dessinant deux échelles de cotes saillantes, Emery passa une main sur son visage pour en balayer les perles, et se tourna vers la porte de la bâtisse.

*

Emery posa le doigt sur un interrupteur, un faible halo de lumière jaillit d'une ampoule suspendue au haut plafond décrépi. Wolfgang leva faiblement ses petits bras dont la fourrure bleue tombait en lambeau.

- Emery ! Lança-t-il joyeusement, tu nous as manqué ! Son museau frétillait.

Le garçon s'approcha de Wolfgang et lui posa une main sur la tête avec tendresse, lui gratta ses oreilles rondes comme des soleils. Wolfgang se trémoussa de contentement.

- Et moi mon beau Emery, n'ai-je pas droit à une caresse ? Murmura Hansel en enroulant sa longue queue rouge à sa cheville.

- Bien sûr, vous y aurez tous droits. Laissez-moi me déshabiller d'abord, souffla Emery de sa voix rauque mais suave.

Il quitta son t-shirt et son jean dégoulinant qu'il mit à sécher sur le montant d'une chaise. Sa peau était si blanche que l'on voyait ses veines tracer une carte bleutée sur la majeure partie de son corps. Vêtu d'un slip distendu par de trop nombreux usages, il s'accroupit et les créatures qui envahissaient le matelas posé à terre s'écartèrent pour lui laisser place.

Une fois confortablement installé, Emery prit le corps de Hansel dans ses bras et fit courir ses doigts dans son dos.

- Comme ça, c'est bien ?

- Oui mon cher Emery, je t'aime.

Un sourire déforma la longue bouche écarlate de Hansel.

- Je t'aime aussi, ajouta Wolfgang.

- Moi aussi je t'aime, enchérit Henrick dont la tête crémeuse jaillit d'entre deux coussins.

Ludwig, à quelques centimètres de lui l'imita puis ce fut au tour de Ulrich et Rüdiger. Tous lui avouèrent leur amour sans pudeur, avec sincérité. Les couleurs de leurs fourrures formaient une palette dont bien des peintres auraient été jaloux.

Roderick, aux grands yeux noirs de verre, grimpa sur son épaule et lui déposa un tendre baiser sur la joue.

- Je vous aime aussi, tous.

Et Emery écarta les bras pour les attirer à lui dans une chaude étreinte.

*

Emery tira son slip sous ses testicules rétractés et combla son début d'érection d'une paume avide. Les créatures embrassaient son corps, mordillaient ses tétons, massaient sa nuque. Leurs gestes étaient d'une délicatesse sans précédent.

Dans ce havre de couleurs et de chaleur, le prépuce d'Emery glissait, émettant de faibles battements, accompagnés de ses gémissements. Les ronronnements des créatures s'y assemblaient.

- Nous vivons pour toi, lui susurra Wolfgang à l'oreille.

- Pour toi, répéta Ludwig.

Emery avait délaissé sa peur d'un monde bien trop cruel, l'angoisse immodérée qui le saisissait lorsqu'il regardait les édifices de bétons s'accouder en rangées ordonnées au bas de la colline. Ici, sur ce matelas et parmi ses êtres aux formes étranges, Emery oubliait. Seuls les étreintes comptaient, seuls les longues discussions au fil des heures avaient leurs importances.

Emery poussa un léger cri et de courts jets de sperme maquillèrent son nombril.

Avec précaution les langues de Henrick et Hansel se déroulèrent et vinrent cueillirent ce précieux met.

*

Emery se réveilla en sursaut lorsque l'on frappa de violents coups à sa porte. Jimmy pénétra dans la pièce, hoquetant et toussant, un nuage de fumée à sa suite.

- Emery, faut sortir de là, le squat est en feu ! Lança le garçon en s'approchant du matelas.

Emery, presque nu au milieu de ses peluches, d'une blancheur hivernale, l'observa d'un regard affolé.

- En feu !?

- Allez viens ! Lui ordonna Jimmy en l'attrapant par le bras.

Emery se leva précipitamment, mais lorsque Jimmy lui intima l'ordre de le suivre d'un mouvement sec, il s'arrêta.

- Non ! Non mes nounours, je ne partirais pas sans eux !
Les créatures étaient silencieuses, immobiles.

- Emery ! Cria Jimmy, on va griller si on ne sort pas d'ici tout de suite !

La fumée qui s'engouffrait dans la chambre était de plus en plus épaisse, dans le couloir que l'on apercevait par la porte entrebâillée des flammes grignotaient un pan de mur. Jimmy tira une nouvelle fois sur le bras d'Emery qui s'effondra en larmes.

- Non ! Cria-t-il. Mes nounours !

Jimmy connaissait l'importance qu'Emery portait à ses peluches, il lui était même arrivé de lui en offrir une, grâce aux rentes qu'il percevait en tant que dessinateur.

- La fenêtre !

Jimmy ouvrit les battants en grand alors qu'Emery se précipitait vers sa couche pour s'emparer de quelques peluches qu'il lança sur la grande bâche tendue dans la cour. Jimmy l'imita et alors qu'Emery s'apprêtait à nouveau à exécuter la même manoeuvre, de longues flammes s'engouffrèrent dans la pièce. Le matelas, non loin de la porte prit feu.

- Wolfgang ! Hurla Emery.

Mais déjà une chevelure flamboyante couronnait la tête du nounours.

- Emery ! Emery ! Cria Jimmy en secouant le garçon, c'est trop tard !

Jimmy prit le garçon dans ses bras, qui observait en pleurant son lit dévoré par les flammes.

- Accroche-toi !

Emery, sans aucune volonté, suivit Jimmy lorsqu'il grimpa sur le rebord de la fenêtre. Des sirènes résonnaient, un camion pénétrait dans la cour, de nombreux regards étaient rivés sur eux, les mâchoires étaient crispées.

Enfin Jimmy poussa de toutes ses forces sur ses jambes.

*

Jimmy enlaça Emery avec tendresse parmi les nounours, sous les branches des grands arbres. Les larmes coulaient à foison.

- Wolfgang, Henrick et Rüdiger sont morts, ils sont morts, ne cessait de répéter le garçon.

- Emery, je t'achèterais d'autres nounours, ne sois pas si triste, essaya de le consoler Jimmy.

Emery se redressa brusquement et planta ses yeux bleus dans ceux du garçon :

- Comment peux-tu remplacer une personne par une autre ? Lui demanda-t-il

avec chagrin et hargne.

Jimmy ne lui répondit pas mais glissa une main dans ses cheveux ailes-de-corbeau et l'attira à nouveau contre lui.

Par la fenêtre du rez-de-chaussée Jimmy aperçut Emery au pied de l'un des chênes vider le contenu d'un petit bocal, des cendres, dans le trou qu'il avait creusé à cet effet. Les nounours rescapés de l'incendie étaient disposés en demi-cercle face à la scène funèbre.

Emery leur murmurait des paroles, ses joues étaient humides. Dans les lumières des bougies qu'il avait allumées pour les funérailles, ses larmes brillaient sur son beau visage.

L'un des nounours finit par basculer sous un coup de vent et tomber sur le dos. Emery s'en approcha, lui caressa la tête et le positionna à nouveau tel qu'il était avant sa chute.



MARCELINE DESBORDES-VALMORE



Sa vie et son œuvre :

Marceline naquit à Douai le 20 juin 1786, fille d'un peintre en armoiries : Félix Desbordes et de Catherine Ducas. Elle connaît une enfance difficile suite à la ruine de son père.

Pour redresser la situation précaire de la famille, sa mère et elle embarquent en 1801 pour les Antilles afin de demander de l'aide à un riche cousin. Mais le voyage ne se passe pas comme prévu, tout d'abord il est très long, il durera 11 jours et à l'issue de ce périple elles découvriront que la situation du cousin est loin d'être florissante, mais pire encore une épidémie de fièvre jaune menace les habitants de l'île. Il ne faudra pas plus de quelques jours pour que la mère succombe à la maladie laissant sa fille dans le plus grand désarroi.

Marceline n'a d'autre choix que de retourner à Douai, retrouver son père. A l'âge de 16 ans elle devient comédienne et cantatrice. Elle se produit successivement à Douai, à Rouen puis à l'Opéra Comique de Paris où, en 1808, elle rencontre Henri de Latouche, le grand amour de sa vie. C'est un homme de lettres qui lui donnera de précieux conseils pour sa future carrière. Les amants s'aimeront le temps d'une année et puis la rupture s'imposera. Elle aura un enfant de lui mais celui-ci mourra à l'âge de cinq ans.

En 1815, les rôles de théâtre se multiplient ; elle incarnera Rosine dans le « Barbier de Séville » au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles et d'autres grands rôles. C'est en jouant à Bruxelles qu'elle rencontre son futur époux Prosper Lanchartrin dit Valmore qu'elle épouse en 1817. C'est à cette date qu'Henri de Latouche refait surface mais cette fois-ci il est trop tard. Marceline quitte Paris pour s'installer avec son mari à Lyon. C'est à ce moment que Marceline, pour subvenir aux besoins du couple car Valmore est au chômage du fait de son impopularité, se met à écrire.

Quatre enfants naîtront de son union maritale dont trois filles et un

garçon mais seul leur fils survivra. Ces nombreux décès l'affecteront beaucoup, puis l'ennui, le dégoût des villes de province et l'impopularité de son mari la plongeront dans le désespoir.

Tout au long de sa vie elle continuera à correspondre avec son amant Henri de Latouche. Valmore, son mari, très amoureux, lui permettra d'ailleurs de publier des poèmes d'amour dont il n'est pas l'objet.

Déçue de la vie, de son amour instable avec Henri et de son fils qu'elle verra peu puisque celui-ci s'est engagé dans l'armée, Marceline meurt d'un cancer à l'âge de 73 ans le 23 juillet 1859, à Paris.

Plusieurs recueils de poésies voient le jour à partir de 1819 ainsi que des contes, des nouvelles et deux romans :

Élégies, Marie et Romances (1819)
Poésies (1820)
Les Veillées des Antilles (poésies et nouvelles, 1821)
Poésies (1822)
Élégies et Poésies nouvelles (1825)
Poésies (1830)
Album du Jeune Age (1830)
Les Pleurs (1833)
Une Raillerie de l'Amour (roman, 1833)
L'Atelier d'un Peintre (roman, 1833)
Salon de Lady Betty (nouvelles, 1836)
Pauvres Fleurs (1839)
Violette (roman, 1839)
Contes en vers pour les Enfants (1840)
Contes en prose (1840)
Livre des Mères et des Enfants (1840)
L'Inondation de Lyon (1840)
Bouquets et Prières (1843)
Domenica (nouvelle, 1843)
Huit Femmes (nouvelles, 1845)
Anges de la Famille (contes, 1849)
Jeunes Têtes et Jeunes Coeurs (1855)
Poésies inédites (1860)
Contes et Scènes de la Vie de Famille (1865)
Les petits Flamands
Poésies de l'Enfance (1868)
Poésies en Patois (1896)
Correspondance

Et pour aller plus loin :

Ambrière, Francis : Le siècle des Valmore (Marceline Desbordes-Valmore et les siens 1789-1892). Le Seuil. 1987.

Bertrand, Marc.: Les Œuvres Poétiques de Marceline Desbordes-Valmore. Vol. 1. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble, 1973.

Bertrand, Marc : Marceline Desbordes-Valmore. HB Editions.2004.

Plagenet, Laurence. Seule au rendez-vous, Robert Laffont, 2005.

Les oeuvres disponibles actuellement sur les sites des libraires on-line sont les suivants :

"Poésies". Gallimard.1983.

"Contes". Presses Universitaires de Lyon. 1989.

"Huit femmes". Droz. 1999.

Sur le site de la Bibliothèque Nationale de France, "Gallica", il est possible de consulter les fac-similés des livres suivants :

- deux recueils de poésies qui couvrent toute sa vie,
- "L'atelier d'un peintre",
- "Livre des Mères et des Enfants" et
- "Poésies de l'enfance.

L'amoureuse esseulée :

Marceline Desbordes-Valmore est l'une des plus grandes poétesses romantiques même si elle ne fut célèbre que durant une quinzaine d'années de son vivant. On préféra à son nom trop compliqué à retenir ceux de Baudelaire, Vigny ou Hugo...

C'est au début du XX^{ème} siècle que, peu à peu, on se met à redécouvrir sa poésie nostalgique et mélancolique. Parfois citée parmi "les romantiques mineurs", ou les "poètes de second ordre", Marceline a tout de même écrit plus d'une centaine de poèmes, accompagnés de romans autobiographiques dont "l'atelier du peintre" en 1833.

Complimentés par les plus grands (Verlaine, Lamartine), les poèmes de cette poétesse tourmentée reflètent tout simplement sa vie et son passé, comme dans une intimité partagée.

Les thèmes récurrents en sont : l'amour impossible, la solitude, l'isolement, le souvenir, la nostalgie de l'enfance et la perte de l'être cher. Très tôt confrontée à la mort de sa mère, puis de quatre de ses enfants, la poétesse se referme peu à peu sur elle-même et s'interroge sur la religion quand le malheur frappe, comme pour y trouver une réponse. Beaucoup de références sont également faites à l'enfance, à cette innocence perdue, à sa mère qui lui manque, à sa région natale.

Destin maudit ou pur hasard, Marceline est sans cesse tiraillée entre l'amour qu'elle éprouve pour son époux et l'attirance qui la lie à Monsieur de Latouche -lien d'ailleurs indéfectible tissé et renforcé par une correspondance soutenue. Cette liaison épistolaire sera le fil conducteur de toute sa poésie, prolongeant ainsi son amour en obsession. Pour ne pas citer le nom de son amant, elle lui donnera le nom d'Olivier dans ses écrits.

Jeune femme volontaire, actrice malgré elle et amoureuse dépitée, Marceline traduit à travers sa poésie le désir et les désarrois d'une femme à la recherche de son identité. Profondément originale et étonnamment moderne tant dans le style que dans le rythme et la musicalité, elle fut la première avant Verlaine à user de vers à 11 syllabes.

Parallèlement à son amour déçu, elle s'interroge dans ses vers aux moyens de s'affirmer en tant que femme car les poétesses sont peu nombreuses à l'époque. On retrouve par exemple ce thème dans "lettre de femme" ou dans "la femme", mais plus qu'une identité littéraire, Marceline, meurtrie dans son cœur par cet amour manqué, cherche à imposer sa féminité à travers son oeuvre.

Désillusionnée par la vie et surtout par l'amour, écrivant sans relâche comme pour trouver les explications qui lui font défaut, seule, isolée de tout et parfois fataliste, Marceline Desbordes-Valmore a gagné sa poésie, comme le disait si bien E. Montégut, "à la fatigue de son cœur".

Odéliane

Morceaux choisis

Les séparés (N'écris pas...)

N'écris pas. Je suis triste, et je voudrais m'éteindre.
Les beaux étés sans toi, c'est la nuit sans flambeau.
J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre,
Et frapper à mon coeur, c'est frapper au tombeau.
N'écris pas !

N'écris pas. N'apprenons-qu'à mourir à nous-mêmes.
Ne demande qu'à Dieu... qu'à toi, si je t'aimais !
Au fond de ton absence écouter que tu m'aimes,
C'est entendre le Ciel sans y monter jamais.
N'écris pas !

N'écris pas. Je te crains ; j'ai peur de ma mémoire ;
Elle a gardé ta voix qui m'appelle souvent.
Ne montre pas l'eau vive à qui ne peut la boire.
Une chère écriture est un portrait vivant.
N'écris pas !

N'écris pas ces doux mots que je n'ose plus lire :
Il semble que ta voix les répand sur mon coeur ;
Que je les vois brûler à travers ton sourire ;
Il semble qu'un baiser les empreint sur mon coeur.
N'écris pas !

extrait de "Poésies" (1830)

Dors !

L'orage de tes jours a passé sur ma vie ;
J'ai plié sous ton sort, j'ai pleuré de tes pleurs ;
Où ton âme a monté mon âme a suivi ;
Pour aider tes chagrins, j'en ai fait mes douleurs.

Mais, que peut l'amitié ? l'amour prend toute une âme !
Je n'ai rien obtenu ; rien changé ; rien guéri :
L'onde ne verdit plus ce qu'a séché la flamme,
Et le coeur poignardé reste froid et meurtri.

Moi, je ne suis pas morte : allons ! moi, j'aime encore ;
J'écarte devant toi les ombres du chemin :
Comme un pâle reflet descendu de l'aurore,
Moi, j'éclaire tes yeux ; moi, j'échauffe ta main.

Le malade assoupi ne sent pas de la brise
L'haleine ravivante éteindre ses sueurs ;
Mais un songe a fléchi la fièvre qui le brise ;
Dors ! ma vie est le songe où Dieu met ses lueurs.

Comme un ange accablé qui n'étend plus ses ailes,
Enferme ses rayons dans sa blanche beauté,
Cache ton auréole aux vives étincelles ;
Moi je suis l'humble lampe émue à ton côté.

extrait de "Bouquets et prières" (1843)

Le nid solitaire

Vas, mon âme, au-dessus de la foule qui passe,
Ainsi qu'un libre oiseau te baigner dans l'espace.
Vas voir ! et ne reviens qu'après avoir touché
Le rêve... mon beau rêve à la terre caché.

Moi, je veux le silence, il y va de ma vie ;
Et je m'enferme où rien, plus rien ne m'a suivie ;
Et de son nid étroit d'où nul sanglot ne sort,
J'entends courir le siècle à côté de mon sort.

Le siècle qui s'enfuit grondant devant nos portes,
Entraînant dans son cours, comme des algues mortes,
Les noms ensanglantés, les vœux, les vains serments,
Les bouquets purs, noués de noms doux et charmants.

Vas, mon âme, au-dessus de la foule qui passe,
Ainsi qu'un libre oiseau te baigner dans l'espace.
Vas voir ! et ne reviens qu'après avoir touché
Le rêve... mon beau rêve à la terre caché !

extrait de "Poésies inédites" (1860)

Solitude

Abîme à franchir seule, où personne, oh ! Personne
Ne touchera ma main froide à tous après toi ;
Seulement à ma porte, où quelquefois Dieu sonne,
Le pauvre verra, lui, que je suis encor moi,
Si je vis ! Puis, un soir, ton essor plus paisible
S'abattra sur mon coeur immobile, brisé
Par toi, mais tiède encor d'avoir été sensible
Et vainement désabusé !

extrait de "Fragments"

Ne fuis pas encore

Tu crois, s'il fait sombre,
Qu'on ne te voit pas,
Non plus qu'une autre ombre,
Glissant sur tes pas ?
Mais l'air est sonore,
Et ton pied bondit...

Ne fuis pas encore :
Je n'ai pas tout dit !
A qui ce gant rose
Qui n'est pas le mien ?
Quel parfum t'arrose,
Qui n'est plus le tien ?
Tu ris, mais prends garde,
Ta lèvre pâlit...

Moi je te regarde :
Sur ton coeur cachées
Des fleurs vont mourir ;
Les as-tu cherchées
Pour me les offrir ?
Vois ! La lune éclaire
L'enclos interdit...

Paix à ta colère !
Sous la noble allée
Qui s'ouvre pour toi,
La pauvre voilée,
Ingrat ! C'était moi.
Sans cris, sans prière,
Sans voix qui maudit,
Je fuis la première.
Adieu ! J'ai tout dit !

extrait de "Romances"

Philippe NOLLET

Recensement du jour

Ainsi le temps comme le PAIN non rompu et nourrissant nos âmes aurait-il le don de ne pas nous VIEILLIR ? Oiseaux dans le ciel, soleil mi figue mi flotte, LENTEUR du vent entraperçu dans ses voiles clairs-obscur par la fenêtre... On m'a dit de garder la chambre. La MALADIE a ceci de pratique et d'enrichissant qu'elle nous donne à ressentir les CHOSES. Mais à travers les brumes épaisses où le thermomètre BASCULE, la cime des merveilles est inaccessible. 39°2 de fièvre et minute après minute l'attente à mon POIGNET bat comme un pouls. Une simple montre pourtant n'étanche pas les PLAIES. Je ne connais de la vie que ces instants pour RIEN, ma seule hâte, le songe éveillé de chacun de mes JOURS, une absence qui rappelle d'anciennes saisons amères.

Ton teint s'accorde à la couleur du JOUR, ce GRIS influencé de blanc, aux relents de rouge sous la lame masquée. Ton visage ensablé de DOULEUR crie seul le soir. On nous a menti, tout est à reconstituer : les nuits trempées dans la SUIE, sur velours noir. Et leur pendant, la lumière effrayante des jours. L'ombilic de la fleur de l'âge, le soupir du glas où des milliers de VOIX se réunissent et montent. Oratorio des nuées obscènes. Les morts règlent leur mort de leur vivant (aller-retour entre les deux). Sommes-nous les SEULS acquis à notre propre cause et traversant un TEMPS que nul ne peut comprendre ?

Courrier du jour, factures, et CHOSES à FAIRE : cet insignifiant sanglant du quotidien, vautour SURVOLANT nos carcasses desséchées... Pour l'instant je suis bien en moi et je porte mon nom, ah une pensée me soulève jusqu'en haut des plus LOINTAINES sphères, où suis-je ? (à l'instant même où un rêve m'incarne en créature HUMAINE). Je n'ai pas de pitié, pas la moindre considération pour les FAIBLESSES de mes semblables, et on cherchera en vain un peu de tendresse en MOI. Ai-je toujours vécu AINSI, ou mon sang s'est-il vidé voici peu, pour renaître de ce côté-ci du MIROIR qu'on n'identifie pas, qu'on n'a jamais identifié ?

Et je vis comme ça depuis TOUJOURS sans aucune autre CHOSE à dire et j'erre avec dans mon CORPS une irréalité profonde tenant à l'imprécision des pensées : mourir à soi-même afin de se VIVRE – la réalité brise le rêve et s'en fout plein les poches, le rêve se déchire et n'obéit qu'aux siècles – comment vivions-nous AUPARAVANT ce semblable état de fait ?

Ma femme est le sang dont je suis issu, dans cette même CARNATION je rejoins le drap du suaire et la résurrection

me trouve à point nommé (péninsule ensoleillée, VIE sur la TERRE, bien après l'absence où la chair s'offusque, j'habite mon corps au gré d'un vouloir qui me dépasse et me dévore : image des pierres NUES où nous grimpons avec les ONGLES...). J'ai appris par cœur tout ceci qui aujourd'hui me désigne, me résume, m'OCCUPE infiniment. Appris avant que de le vivre. Le corps est cette SURFACE délimitée à laquelle on ne peut échapper. Le corps est une malédiction.



Ammar BEN ABDELLAH

FEMME CARNIVORE

Tel un errant maudit, comme un loup solitaire,
Les pieds lamentables, le regard désastreux ;
Je m'en allai, ô coeur ! Vers cet appel affreux,
Où le tourment m'attend ; mon enfer salutaire !

Ton rire, mon tombeau, ô femme carnivore !
Reine de l'épouvante, éclair d'effroi divin !
Ta haine me hante et me remplit du venin.
Mon sang, comme l'encens de ton sein, s'évapore !

Esclave d'Atropos, gardienne de Géhenne !
Que veux-tu ? Dis-le moi ! Que de toi je m'éprenne :
Tes veines mes tresses, ton haleine mon chant
Ô source de ma soif, appas de mon délire ;
Homme innocent et las, parfait corps alléchant
Tu me rassasies tant, je te savourais, Sire !!!!!!!

KIRUNA

PAYSAGES

Aux cendres mouillées d'une église profanée ;
Tâchée de pluie, de vent et d'usure.
Aux visages blêmes d'un cap édenté,
Des dunes d'acier jusqu'aux sépultures.

Aux espérances fâchées
Honteuses peintures baignant d'or.
Aux étoiles maléfiques mâchées,
De la raison jusqu'au tort.

Aux jardins des maux assoiffants,
Aveugles statues de marbre.
Aux rapaces argentés, filants
Du ciel jusqu'aux arbres.

Ô sacrifices lunaires,
Prairies saignées par la neige.
Ô flocons réfractaires
Blottis dans leur propre piège.

Ô sainte folle désertique
Hérésie animale
Ô douces larmes frénétiques
Fantaisie anormale.

Ô difforme orifice
Troublante vision
Ô lame d'un sacrifice
Écrasante sensation.

Angélique MALON

Union macabre

M'asphyxier de cette odeur de morte
Pour paraître un des leurs.
M'unir à ce qu'il leur reste de corps,
Me laisser pénétrer par la douleur...

Mes yeux semblent s'extasier
En ce lieu d'effroi.
Je découvre ses macabres allées
Où tant de regards se posent sur moi.

S'unir à la sombre clarté de ces instants
Où la mort s'étouffe dans la nuit.
Régner dans ce lieu si attirant
Où chacun de mes pas apporte la vie.

MIFOUNE

Au point du jour

Au point du jour,
Là où viennent mourir les ombres

Lautréamont attend son tour,
Calme et tranquille, il luit dans la pénombre

Naissante.

Déjà le silence se fait roi,
Et, se retirant à marée basse

Émergent en lambeaux des bouts de moi.
De ces îlots grégaires jaillira, plus tard, une masse

Évanescence.

La part incertaine et fragile d'univers
Louée le temps d'une vie
Emprunt céleste au goût trop amer
Pour n'en goûter autre chose qu'un sursis

La mémoire comme unique don
Contre des instants trop fragiles
Nous vivrons à reculons
Des océans d'ivresse et d'amour subtile

Et aucune pluie de photons n'illuminera plus nos corps écorchés
Nos sens auront cessé de nous perdre
Et de cette plaie sans cesse souillée,
Coule, coule, jusqu'à l'horizon se perdre
Le reste de vie que des dieux avarés nous avaient prêté.

Le temps est peau de chagrin entre nos mains
La rivière de sable s'est tarie en attendant

Demain.

Le balai nocturne des âmes usées

Peut commencer...

Une étrange douleur anime nos corps, et les fait danser
Les comprime, les oppresse, les fend et les ranime

enfin

Qu'il est beau mon royaume et ces nuées de fous
Parcourant, anonymes, ces vides monstres
Que l'indolente réalité a laissée entre nous

Une cohorte bouillonnante s'élançe sans avenir
Dans le fleuve impétueux et morbide de la nuit
En secret ils convoitent de ne jamais plus en revenir
Mais déjà l'astre tourne sa sombre face vers l'onde qui l'avait fuit.

Certains racontent qu'il y aurait là-bas une trace antique
Un vestige immuable qui se rit du temps et des saisons

De la sagesse perdue et des amours éternels

Au point du jour, Ô instant magique,
Où de tout mon cœur je t'abandonne ma raison

A ne plus jamais renaître,
Des flammes de la passion
Pour y voir s'éteindre les êtres
Morts de n'avoir su déchiffrer la création

Au point du jour
Où tout fini

Ô, mon amour
Ne t'as point fui

CYPRIS

LES COULEURS DE LA NUIT

La nuit peint le ciel
Par le pinceau de l'angoisse
En un triste noir.

Mais je ne sais regarder
Que la blancheur des étoiles.

Le silence gris,
Ennemi de mon sourire,
Pèse sur mes lèvres.

Alors s'écrit ma pensée
Au bruit bleuté de ma plume.

La froideur opaque
Efface toute lumière
Apportant l'espoir.

Il suffit d'imaginer...
Pour échapper au brouillard.

L'aube de la joie
M'offre à nouveau les couleurs
Pour peindre ma toile.

Jérôme RIGON

Dans le Cimetière

Je m'étais endormi
A côté de ta tombe
La tristesse ennemie
Dans mon esprit gris tombe

Le désespoir m'étreint
Dans sa griffe acérée
Dans mon coeur le chagrin
Qui pleure avec Borée

Douce mélancolie
Des heureux jours passés
A te voir si jolie
Alors que tu dansais

Mon coeur triste abattu
Est si loin du soleil
Rêve de ton corps nu
A une fleur pareil

Je m'étais endormi
A côté de ta tombe
La tristesse ennemie
Dans mon esprit gris tombe.

GABIE-OPALINE

Hymne à la mort

Devant toi, ô Mort, je m'incline
Tu es souveraine divine
Et dans les ultimes batailles
Tu diriges le gouvernail

Viens t'allonger auprès de moi
Je te regarde sans effroi.
Tu peux me récolter, faucheuse
Tu peux souffler sur ma veilleuse...

Quand tu auras fixé ton heure
Enfin repue de mes malheurs,
Fais en sorte que je sois digne
De ton sabre qui m'assassine.

Drago Requiem

Mystique

Pourquoi faire un livre ? Ca ou autre chose. Ne nous leurrions pas.

Un livre comme il en est tant d'autres, sans rien de plus. Sinon une essence, peut-être.

Une manière personnalisée s'il en est de s'expliquer et de répondre à ces questions que personne ne pose, et dont de tout sens tout le monde se cogne.

Nous avons tous besoin de sentir, de savoir qu'on a laissé un souvenir ici-bas, quelque chose qui nous rappelle au souvenir des autres.

Une manière bien à nous de se croire immortels.

Certains accompliront des oeuvres d'une grandeur d'âme incroyable, en bon comme en mauvais.

Nous avons tous des exemples en tête, je refuse de citer.

« J'espère encore ne rien faire de grand ». Une manière de ne pas se mouiller ; en ne tentant pas de faire le meilleur, je suis sûr de ne pas faire le pire.

Je me refuse à l'ignorance, je souhaite apprendre et savoir. Je ne ferai sans doute rien de grand dans ma vie,

Mais j'aspire à faire ce qu'il me sera donné de faire du mieux que je le pourrai. Sans pudeur, sans égoïsme ni arrière pensée.

Je me fous bien en fait de savoir qui viendra se perdre ici, ainsi que de ce qu'il y aura trouvé.

Il y a ici je pense de quoi satisfaire tout le monde ; les novices comme les accomplis ; les sympathisants comme les cyniques.

Il y en a pour tous. Et chacun fera ce qu'il voudra. Peu importe.

L'« Humanité » meurt, jour après jour, corrompue par des idéaux pourris à la base.

Nos esprits se délitent d'eux-mêmes, s'annihilant. Nous oublions les véritables valeurs humaines au profit

De celles que nous dictent quelques groupes « dominants ».

L'espèce humaine périclité et se plonge d'elle-même dans des gouffres de bêtise. De sa bêtise. Ce qui a fait un temps sa force et sa grandeur finira par tuer l'Homme, sinon le réduire à son état premier, animal.

La corruption est le fait de l'Homme depuis qu'il sait (à peu près) se servir de son esprit à d'autres faits que l'instinct.

De tout sens, l'Humanité en soi semble être née corrompue de fait. Sans le mal, le bien n'est pas.

Ainsi, l'Homme ne sait souffrir qu'à hauteur de ce qu'il a su aimer. Ou l'inverse, plus exactement.

Ainsi, les seuls qui Savent ; ceux qui vraiment sont aptes à aider leurs semblables ; puisque l'instinct s'éteint ;

Sont ceux qui ont su souffrir. Entendez ceux qui ont souffert, souffrant souvent encore, et ont su rester humbles et modestes sans s'apitoyer sur leur sort, ceux qui

savent encore écouter avant de parler.

Nous avons tous à apprendre, et nous n'en finirons jamais. Heureusement. Quoi qu'on en dise.

Que celui qui sait m'apprenne, j'ai soif. Et s'il en est qui veulent savoir ; qu'ils demandent. Le savoir existe. Mais il ne s'expose pas tout seul. Il faut apprendre l'humilité, prendre sur soi, et aller au savoir.

En restant seul, enfermé dans sa propre souffrance, nul ne peut apprendre ; nul ne peut savoir.

C'est d'ailleurs le problème qu'ont certains des nôtres, entre autres.

Ils s'enferment sur eux et se plongent dans le noir, se complaisant dans un malheur et en faisant leur vie.

C'est possible et largement réalisable. Je sais de quoi je parle. Mais ce plomb qu'est notre passé nous empêche de remonter à la surface pour respirer.

« Il faut couper les câbles » (Merci à Violet Stigmata).

Ceci dit, la fenêtre n'est pas forcément la solution idéale. Il faut savoir pardonner (et se pardonner), sans pour autant oublier les maux qui nous ont créés. Nous souffrons à cause d'eux, nous vivons grâce à eux.

Nous avons le droit de sourire. Tristes sont ceux qui l'ignorent.

Tristes aussi ceux qui se plombent d'eux-mêmes alors que tout va bien pour eux.

Entendre ceux qui se plaignent de détails quand en fait l'essentiel est au rendez-vous.

N'omettons pas quelques détails. Ce superbe « anti-mouvement » qu'est la Goth, étant tout de même un mouvement à part entière, est fondé sur des bases diverses et éclectiques.

Néanmoins sa compréhension puis l'éventuelle adhérence au mouvement implique un

apprentissage ; le fait d'aller au devant du « savoir gothique ».

On ne peut guère s'improviser gothique, comme le font tant d'individus actuellement et à mon grand désarroi, en s'habillant en noir, revêtant un « costume gothique » bien souvent hors de prix juste « parce que ça fait peur à maman ».

L'adhésion au mouvement ne devrait plus résulter d'une « crise d'adolescence » ni d'un manque de personnalité, mais d'une affection prononcée pour ce qui en constitue les bases que l'on parle d'arts ou d'esprit.

N'oublions pas notre passé, ni nos ancêtres. N'oublions pas les premiers, et sachons que nous ne serons pas les derniers. Et à chaque heure qui passe, rappelons-nous d'où nous venons et où nous allons. Et apprenons à utiliser le peu de ce temps qu'il nous reste et qui court si vite à d'autres fins qu'à soutenir la montagne de la bêtise humaine.

« Vulnerant Omnes, Ultima Necat ».

(Toutes blessent, la dernière tue)

Carmen SILVA

19 ans, meurtrière assassinée.

A 19 ans, on est jeune, on est folle, on est autre. Tout semble possible et les limites sont sans cesse repoussées, on a soif d'impossible. Pour moi, 19 ans est l'âge de l'éternité. A 19 ans, j'ai cessé d'exister, de respirer, de parler. Morte, on m'a assassinée. Qui ? Comment ? Pourquoi ? Que de questions ! Non, personne ne pourra vous répondre, pas même la police. Mon corps a été retrouvé le 15 mars 2003, par François de Lanoix, mutilé, empoisonné. Il paraît que mon visage était couvert d'une bave mousseuse qui s'échappait de mes lèvres violacées. Les témoins disent que mon corps n'était pas reconnaissable, la putréfaction s'était déjà étendue. J'étais tombée pour ne plus me relever sur le bord d'un lac, au sortir de la ville.

À 19 ans, on s'amuse à rêver, aimer, faire des folies et tout oser. Suis-je allée trop loin ? Qui donc ai-je tué ? A 19 ans, on n'imagine pas la mort, on croit vivre pour toujours, à jamais. Simple jeu ? Personne hormis moi ne sait que j'ai tué. Le crime parfait : pas de victime retrouvée, pas d'indices, on ne soupçonne même pas la disparition de celui que j'ai assassiné. Machiavélique ! Dommage que je sois déjà morte. J'aurais aimé savourer ma victoire, regarder bien en face la famille du disparu, défier les policiers d'un jour imaginer mon abject crime ! Rien ne sera jamais découvert, et je ne risque pas de parler : ma bouche à présent baveuse s'est tue pour toujours. Qui donc osera m'inculper ? De toute façon, un cadavre n'est jamais accusé !

Ah mais c'est qu'ils ont pris leur temps avant de me retrouver ! Personne ne se promène jamais de ce côté. Un coin isolé que j'aurais dû connaître, moi qui aime les refuges de solitude... Ainsi, seule, morte, j'ai vu la lune et le soleil se succéder bon nombre de fois. Par moment volait un oiseau au loin et je l'enviais de planer si léger. Mon agonie a été longue. Des heures à essayer inutilement de respirer alors que mon poumon opprimé se vidait lentement. C'était inéluctable, j'aurais préféré cesser tout effort et laisser la mort venir, mais les instincts ne pardonnent pas. Je ne suis pas de nature à lutter ou à me battre. Je cherchais la mort depuis si longtemps ! Et maintenant qu'elle venait, mon idiot de corps se refusait à mourir. Heureusement que j'étais à moitié droguée... Une sensation de moiteur et de faiblesse s'était emparée de mon corps et je dois avouer que c'était assez agréable que de se sentir ainsi glisser doucement vers le non être, comme bercée par quelque dieu lointain. Le soleil entraît dans mon oeil et je le fixai jusqu'à en devenir aveugle. Après tout, c'est bien ce soir que j'allais mourir ! J'ai toujours rêvé de fixer le soleil ainsi, quel bonheur !

La nuit, je gémissais encore, déjà fatiguée des efforts inutiles de mon corps. Je me savais perdue mais le coeur ne voulait pas cesser de battre... La lune est venue me regarder... Les arbres dansaient doucement, prenant vie, murmurant dans le vent ! Je

comprends mieux les cérémonies des sorcières au clair de lune. Quelle spiritualité ! J'aurais dû venir danser une nuit de Sabbat, goûter tous les mystères de cette terre ! Une drôle de secousse m'enlève à mes pensées. Ça y est ? Je meurs enfin ? Non, un renard est venue renifler cette future charogne et lorgne déjà de son oeil gourmand les meilleurs morceaux. Va-t-il arracher mes fesses ? Pense-t-il plutôt à dévorer mes entrailles ? Désolé mon ami, faudra attendre que la flamme s'éteigne. C'est qu'il est têtue ce corps ! J'aimerais dormir... Tomber inconsciente, ne plus penser, commencer le long voyage vers l'éternité ! Je suis vraiment impatiente, curieuse de voir ce qui se trouve de l'autre côté ! Peur ? Angoisse ? Regrets ? Oh que non ! J'aurais aimé remercier mon assassin d'accomplir une si belle oeuvre... C'était excitant de crier, lancer des regards apeurés, lui faire croire à sa puissance alors que ce n'était qu'une ruse. Je le voulais heureux, fier de son travail. Il fallait attiser sa haine, je n'avais pas peur, je savais que je devais mourir. Pas de regrets ! Et personne pour me regretter d'ailleurs, c'est bien mieux comme ça. À 19 ans, on ne laisse rien derrière soi, on n'a pas le temps de marquer l'histoire.

20 avril 2002, quelques mois après ma mort, un enfant crasseux, sucette à la main pousse des cris affreusement stridents. Arrive une mère effarée. Adieu la paix et la tranquillité ! C'est une autre époque qui commence... J'aimais bien contempler la lune et les étoiles pourtant... Mais taisez-vous ! Je suis morte depuis un moment, vos cris ne risquent sûrement pas de me réveiller ! Je suis horrible à ce point là ? Ne me regardez pas alors. Et si vous agissiez ? Non ? Vous n'avez jamais vu de films à la télé ? Quand on retrouve un corps, il faut téléphoner la police ! Mais non, la mère idiote s'est évanouie. Son enfant court d'un côté à l'autre, sans pour autant lâcher sa sucette. J'imagine déjà les longues séances de psychothérapie qui attendent cet enfant. Trop drôle ! Ah ? La mère revient à elle ? Elle se relève... Je ne dois vraiment pas être belle à voir... Elle détourne les yeux et se bouche le nez. C'est vrai, j'avais oublié que les cadavres puaien... C'est ça, oui, va chercher ton enfant, il doit déjà être à moitié fou à l'heure qu'il est... Ça t'apprendra à traîner avec ton enfant dans des endroits abandonnés comme celui-ci ! Mais... Qu'est-ce qu'elle fait ? Faut appeler la police ! Je te l'ai répété combien de fois ? Non ? Oui ? Tiens... elle fouille dans ses poches. C'est bon signe ça ! Ah... je comprends mieux... Une droguée et son enfant. Super. Je pourrai encore regarder la lune et les étoiles pendant un moment ! C'est ça, sniffe ta coke, il y a rien de mieux dans la vie. Pauvre enfant, moi qui pensais qu'il allait être traumatisé, il en a sûrement vu d'autres... Ah non hein ! Laisse pas tes seringues pourries par ici ! Moi je ne me suis jamais piquée ! Ils vont penser quoi à la maison ? J'ai une image à défendre moi !

Voilà, embarque ton enfant et tes drogues. Vas-t-en bien loin et de préférence ne reviens pas ! De toutes façons, tu ne sauras jamais si tu as déliré cette scène horrible ou si c'était vrai. Laisse moi tranquille dans ma contemplation. Dire que j'imaginai déjà la tête des policiers quand ils viendraient récupérer mon corps... Je m'en faisais une fête ! Quel plaisir que de subir l'autopsie, suivre en détail toute l'enquête ! J'aurais tellement aimé voir leur tête lorsque toutes les hypothèses s'avéreraient fausses et qu'ils ne sauraient plus que penser ! Les fausses pistes, les mauvais

témoignages, toutes les thèses seraient improbables ! Un mystère à jamais ! C'est que je ne fais pas les choses à moitié ! Et puis mon ravisseur, vous pourrez toujours chercher, il est mort depuis un moment : c'est moi qui l'ai tué.

La victime aurait tué ? A 19 ans, on peut vraiment tuer quelqu'un ? Une fille jeune et frêle comme moi peut donner la mort ? Un crime parfait ? Vous voyez ? C'est là tout le mystère ! Il semble toujours peu probable qu'une jeune fille innocente, aux antécédents impeccables se livre à des atrocités, à des barbaries ! Surprendre, éconduire, donner de fausses impressions. Je suis actrice, manipulatrice, joueuse et menteuse. Possédée par le démon ? C'est possible, pensez ce que vous voudrez, chacun a besoin de se rassurer, de trouver une raison, une explication quelconque. A 19 ans, une jeune fille comme moi a tué.

Mais qui ai-je tué ? Pourquoi ? Comment ? Non, je n'ai pas froidement assassiné mes parents, ils n'en valaient pas la peine. C'était déjà comme s'ils étaient morts pour moi : je ne comptais pas sur eux, ne pensais jamais à eux, tellement banals, j'ai préféré les traiter comme des fantômes. Ils étaient déjà morts pour moi, alors à quoi bon les tuer ! Et puis, je ne pensais pas que j'allais tuer quelqu'un. Je ne cherchais pas de victime potentielle pour nourrir une folie meurtrière ! C'est l'amour qui a guidé mes mains, la force de sentiments que jusqu'alors je croyais faux. L'amour était pour moi une hypocrisie avec un grand H. Le summum du mensonge de l'humanité. Je pensais que les hommes avaient inventé ce mythe de l'amour pour donner sens à leur vie. C'est ce même amour qui a donné sens à ma mort. Je n'aurais jamais pensé aimer quelqu'un. Personne ne m'avait prévenu qu'entre la misère et les cris le bonheur existait...

J'étais masque, froideur et contrôle. Tous mes gestes étaient calculés pour faire bonne impression, écarter les regards, éviter les jugements. Deux vies en une, amante de ma liberté, actrice afin de défendre mon secret. Enfant modèle à l'école, je disparaissais soudain une semaine et repoussais les limites. Amorale, inconsciente, je goûtais à tout, prenais tous les risques et, lorsque complètement droguée je rentrais chez moi, je prenais un malin plaisir à découvrir que personne ne pouvait imaginer ma folie ! Et je repartais, loin de chez moi, pour fuir les cris, les reproches et les problèmes. Chez moi, c'était l'enfer. Alors je partais à la recherche du paradis, des refuges cachés, des endroits magiques. Évidemment, un pointe d'ironie amère guidait mes pas : le bonheur n'existe pas, je jouais à cache-cache avec un espoir qui n'existait mais, mais je faisais comme si... Tout était vide de sens. L'absurde était ma religion.

Et un jour, comble des combles, l'amour a sonné à ma porte. Un bel homme, grand, fort, ambitieux ! Il me faisait rêver, m'a promis le paradis. J'y ai cru. La vie soudain prenait un sens, je voulais vivre, aller loin, marcher sur le sentier en se tenant par la main. C'était mon tour de devenir ridicule, romantique, éphémère et idiot. Chaque jour était une fête, je ne cherchais plus à me cacher, à mentir, à fuir. La drogue, je l'ai jetée. Un baiser valait toute la coke du monde, une caresse me faisait frissonner

bien plus qu'un bon verre de whisky. J'étais heureuse, le monde était beau, le bonheur était possible ! J'ai alors commencé à lutter, définir un destin hors de commun, construire une vie de bonheur ! J'ai tellement espéré... L'amour, ce n'est pas comme on le décrit, les mots ne sont pas assez forts. J'ai essayé toute sortes d'alchimies, toutes sortes de langues, aucune n'exprime ce qu'est le véritable amour. Cette impression de ne faire qu'un avec l'autre, de ne respirer que son air, d'être incapable d'imaginer sa vie sans l'autre. Une fusion totale ! C'est rare, peut-être impossible mais cela m'est arrivé. C'est tellement beau, pur, intense ! Non, pas juste une passion qui vite s'éteint. Un véritable amour, une communion de l'esprit et de l'âme, une légende devenue réalité je ne sais par quel hasard ! Un ange, un dieu, un être supérieur m'a offert le plus beau des cadeaux. Je le savais : rien n'est gratuit sur terre. Tout se paye. Oh, non ! Je n'y pensais pas ! Je me limitais à profiter des moments si purs qui m'étaient offerts ! Je n'étais pas faite pour le bonheur, mais je comptais bien changer mon destin.

Nous sommes partis en voyage, partager chaque instant de notre vie, prendre une douche ensemble comme deux enfants, rire du café versé sur nos vêtements, pleurer en toute confiance... Des moments magnifiques que peu peuvent connaître... Des jaloux, il y en avait par centaines mais cela nous laissait de glace. Sur terre, il n'y avait plus que nous. Pas de "je" ni de "tu", juste "nous" ! Mais quel malheur guettait un couple aussi heureux ? Quel maléfice ? Aucun jaloux ne réussit à casser notre amour, il était fait pour durer une éternité. Le paradis sur terre existait, et c'est moi qui l'avais volé. Mon trésor, je l'ai protégé, je l'ai caché. Je l'ai nourri. Il ne fallait pas que je sois séparée de lui. Sans lui, la vie pour moi était impossible. Servante et esclave s'il le fallait, mais jamais loin de lui, je vous en prie. Chaque seconde était une éternité de bonheur, de rires et de charmes. Le monde qu'on s'était construit était pur, innocent, bien loin des cris, de la misère et de la pauvreté, bien loin de l'enfer terrestre. Une planète à nous.

Et je l'ai tué. De mes mains, de mes yeux, de mon corps. Je l'ai tué. Je l'ai tué d'amour. Un soir, un matin, je ne sais plus. Je ne le regrette pas, je savais que tout devait se payer. Je rentrais chez moi, il m'avait accompagnée. On avait toujours du mal à se séparer, la peur de se perdre, de ne plus se revoir rendait ces moments particulièrement durs, longs. On se retournait souvent pour envoyer un dernier baiser en se demandant si le jour suivant, cette belle histoire continuerait ou si on se réveillerait d'un long rêve... L'amour était trop beau et tous les deux touchés par le malheur, on avait du mal à croire à tellement de bonheur.

Nous étions tous deux sur le carrefour à échanger un dernier baiser fougueux et empli de passion. Une étrange inquiétude opprimait mon coeur, comme toujours. Lui aussi avait du mal ce jour-là, on aurait dit que notre adieu était définitif. Qui donc aurait pu imaginer... Son tramway arrivait à l'autre bout de la rue, mon bus était déjà là. Je suis donc montée, collée à la vitre pour lui crier mon amour. Il m'embrasse, se retourne, commence à courir vers son tramway qui attendait de l'autre côté du carrefour. J'admirais sa démarche si agile et rapide... Une dernière

fois il se retourne pour m'envoyer un baiser de la main. C'est la dernière fois que je le vis. Son dernier regard fut pour moi, sa dernière pensée fut pour moi. Si j'avais su ! Quelques secondes plus tard il volait sur le carrefour, comme un pantin désarticulé... Crissements de pneus, quelqu'un crie. Je ne sens plus rien, n'entends plus rien. Il gît là-bas, sur le carrefour. Une foule curieuse se presse déjà autour de lui. J'aurais voulu crever à sa place. Pas de larmes, pas de cris. Je suis comme hébétée, ne réalise pas ce qui arrivait. Je descends du bus, le regard fixé sur lui, étendu, comme endormi. Je guette le moment où il ouvrira les yeux et ainsi pouvoir recommencer à respirer. Il va se réveiller, je ne conçois pas qu'il puisse mourir. Au coin de la rue se lamente la femme qui conduisait la voiture coupable de cet accident. Elle est belle, sa robe est très élégante. C'est une femme de bien avec beaucoup d'argent et sûrement autant d'amants. Tout l'argent du monde, tous les amants de la terre ne remplaceront jamais celui que j'aime.

Je le regarde. Il est plus pâle que d'habitude. Il ne bouge toujours pas. Une vieille femme lui tient la main et lui donne des petites claques pour le faire revenir à lui. Place ! Allez-vous en ! Laissez moi seule avec lui ! Disparaissez, il n'y a que lui et moi sur terre, allez-vous en. J'écarte la vieille qui tombe sur le côté en poussant un hurlement scandalisé. La police et l'ambulance arrivent déjà. Je protège mon amour, ma vie, mon bonheur de tous ces gens dépourvus de sens, idiots et insensibles. Arrière ! Loin ! Reculez bon dieu, il a besoin d'air ! Arrivent les ambulanciers et leur professionnalisme immonde. Une côte cassé, pouls à 4.6, tachycardie ! Je n'y comprends rien... laissez-le tranquille, il va se réveiller bientôt... Ils ne m'écoutent pas. Lui font des piqûres, ils ont même glissé un tube dans son nez... Il ne bouge toujours pas. Moi, je ne comprends toujours pas. Je le tiens par la main, je ne veux pas le lâcher, j'ai si peur qu'ils me volent mon amour ! On s'aime ! Laissez-moi avec lui... Je monte dans l'ambulance avec lui. On va à une allure folle, une course contre la montre, un combat contre la mort. Il ne bouge pas, semble si heureux endormi comme ça ! N'oublie pas notre amour, reviens, je ne peux vivre sans toi ! Les plus beaux poèmes d'amour je lui ai soufflé à l'oreille, des mots que le monde n' imagine pas !

Il est tard, il fait nuit. J'attends depuis si longtemps ! Le docteur m'a dit qu'on devait l'opérer de je ne sais trop quoi, que ça allait être long... Je vois mon amour, mon trésor sur ce lit d'hôpital, ils l'ont emmené le long d'un corridor. Il a disparu dans une salle au fond et j'ai éclaté en sanglots. Un pleur étrange, sans cris ni suffocation, une rivière de larmes qui coulait incessamment, la douleur était trop forte, j'en restai muette. Assise sur ce siège inconfortable, immobile, incapable de penser, je ne savais qu'une seule chose : je l'avais tué. Il ne reviendrait pas. Pourquoi ? Pourquoi ? Je ne comprenais pas, c'était tellement injuste ! Jamais plus je ne pourrai aimer. Déjà, je commençais à me sentir coupable de respirer... Il était parti, il m'avait abandonné, et moi je restais ici, idiote, seule, désespérée. Il ne reviendra pas et c'est moi qui l'ai tué. Il était de l'autre côté, à l'autre monde, et moi ici, impuissante, déchirée, meurtrie... Assassine, j'avais commis mon premier crime. Sans le vouloir, sans l'espérer, sans même l'imaginer. Honte à moi, quelle horreur

j'ai commise ! Et la haine doucement en moi se glissait. Comment ai-je pu ! Si seulement j'avais vu la voiture... Si seulement... Tellement de détails auraient pu changer cette histoire ! Il n'est plus là, je ne peux vivre ainsi ! Peut-on imaginer tuer l'homme qu'on aime ? Je l'ai tué d'amour et lui à son tour va m'achever.

Le docteur est là, mi-figue, mi-raisin. C'est la fin, le verdict sera prononcé. Il est sauvé, mais il ne marchera plus, ne verra plus, n'entendra plus. Un légume ? Une chose inerte qui respire encore ? Non ! Je veux le voir le toucher, l'aimer ! Ce n'est pas possible ! Sale docteur, comment ose-t-il laisser mon amour dans cet état ! Il aurait mieux fait de le laisser mourir plutôt que de "faire l'impossible" comme il dit. Je t'aime ! Mon Pauvre amour, on t'a enfermé dans une prison de vide... Mais quel est donc ton crime ! Je refuse. Je suis allée te voir sur ce lit d'hôpital, immobile, absent, des larmes coulaient doucement. Une épave, voici donc tout ce qui reste ? Un corps magnifique mutilé à jamais ? Une bouche qui ne dira plus jamais je t'aime ? Des oreilles qui n'entendront plus jamais le son de la nature ? Tu ne mérites pas une longue vie de souffrances... Je contemple mes mains... Elles te caressent doucement et soudain, tu prends ma main. Je suis horrifiée lorsque je comprends : tu as pressé fortement ma main contre ta gorge, tu réclamais ta mort... Encore un baiser, encore une caresse, je t'aime tellement ! Et doucement, je pose ma main sur cette gorge, j'ai pressé ta gorge fortement. Tu ne t'es pas débattu, tu es resté immobile à me sourire, tu étais si beau ! Et puis plus rien. Le silence. Pas un souffle ne s'échappait de ta bouche. Comme une automate je me lève, je ne me rends pas vraiment compte. Je vais chercher une infirmière, je lui dis qu'il y a un problème, qu'un des patients est mort... Je pars pour ne plus revenir.

Si à présent je gis au bord de cet étang, seule et perdue dans la contemplation, croyez-vous que la mort est un châtement ? Non, il ne s'est pas vengé, n'a pas cherché à me punir. Mon amour venait la nuit dans mes rêves. On ressuscitait ainsi les chers instants, on revivait notre bonheur. Il ne m'a jamais reproché sa mort, juste sa solitude, là-bas, si loin de moi... Il lui tardait que la nuit vienne afin de me hanter, retrouver les instants magiques de cette vie qu'il chérissait. Parfois il m'apportait des fleurs venues du paradis, me racontait son monde à lui. Là-bas, tout est si beau ! Je ne vivais que la nuit, mes journées s'écoulaient toutes pareilles, toutes vides, toutes absentes et inutiles, absurdes. Le réveil était si dur ! Je pleurais, prenais des somnifères pour dormir encore et encore ! Un beau soir, alors que je l'attendais comme convenu sous le saule du lac où l'on s'était rencontré, quelque chose est arrivé. Il est venu, plus triste que d'habitude, escorté par un ange d'une beauté éblouissante. Je ne pourrai plus revenir... Le royaume des morts a remarqué mes escapades, les deux mondes ne doivent pas se mélanger... C'est la dernière fois que je te verrai... Mon coeur s'est déchiré, explosé en mille morceaux et les larmes sont venues. Non ! Sans toi je ne peux vivre ! C'est si dur à présent que tu n'es pas là... Non... Je n'avais plus la force... Je me suis réveillée et je savais que j'allais mourir.

Tu m'as tué. Tu n'es plus revenu et je savais que je ne pourrai continuer à vivre ainsi... Longtemps j'ai tenté de résister, je n'étais pas prête... Je me saoulais de

photos, de souvenirs et de musiques qui avaient accompagné notre histoire. Je n'étais qu'une morte vivante, j'avais perdu goût à toutes choses, Bonne actrice, je feignais le bonheur, le plaisir et le goût à la vie. Je ne voulais pas des regards compatissants, ni de la pitié. Je préférais donner l'image d'une fille sans sentiments, faite de froideur et d'insouciance, comme avant... Fêtes tous les soirs, folie et boisson m'aidaient à cacher mon désarroi, je prenais plaisir à ainsi choquer : "et moi qui croyais qu'elle l'aimait vraiment, elle a l'air de s'en foutre !". Courent des rumeurs, personne ne comprend et moi, je provoque. Seul passe-temps, seule ironie encore permise. J'ai entrepris un voyage sans but et je ne sais où j'arriverai. Pas d'espoir, pas de rêves, plus de vie pour moi, tout est fini. Tu es parti, je suis restée. Et me voici encore, ballottée par le courant de ce monde immonde, enragée et rongée par ton absence... Meurtrière meurtrie par le temps, chaque seconde sans toi est une éternité d'horreur, de cauchemar et de solitude. Je suis si seule ! Seul toi savais qui je suis...

Alors je suis partie moi aussi. Pas comme tout le monde, pas soudainement, pas sur un coup de tête. J'ai longuement réfléchi aux circonstances de ma mort, au décor, à l'illusion que cela provoquerait ! Je préparais ma mort comme un artiste prépare son entrée en scène, le dernier rôle que je jouerai jamais devait être parfait ! Tout a été calculé, minuté, réfléchi. Je ne voulais pas d'une mort banale, pas de suicide flagrant, je voulais un mystère, une enquête, des fausses pistes, narguer le monde jusqu'à la fin, faire croire à ce qui n'est pas ! Tout est illusion, je suis magicienne. J'ai pris tout mon temps, imaginé plusieurs scénarios, créé mille histoires tantôt romanesques, tantôt tragiques, je ne savais quelle fin choisir, quel décor. J'en oubliais que c'est de ma mort qu'il s'agissait. Je voulais une oeuvre d'art, un spectacle, un crime parfait.

Finalement j'ai opté pour le plus simple, et le plus dur. Si c'était son amour qui me tuait, qu'il le fasse pour de bon. Que sa main que j'ai toujours aimée étrangle ma vue, que son corps que j'ai si souvent caressé meurtrisse le mien. Que son regard que j'ai tellement adoré observe mon agonie. Je t'ai donné la mort, donne-moi la vie... Je sais que tu pourras me tuer, me rendre enfin libre, me laisser te rejoindre à jamais dans ce monde où, sans le savoir, je t'ai envoyé... Ton amour m'a tué. Je rêve chaque soir de ton souffle, ton regard, tes mains, je t'aime tellement !

La magie m'a été d'une grande aide. Il y avait une voyante qui habitait dans une banlieue éloignée, une espèce de sorcière aux pouvoirs étranges. Je savais qu'elle pourrait m'aider. Avec son aide, j'invoquais les esprits une nuit de pleine lune. Je jouais avec un feu que je ne connaissais pas, j'allais bientôt découvrir le pouvoir de la magie ! Les esprits étaient là. Mon amour était là ! Il savait tout de mes plans, il était d'accord. On a alors convenu que le 15 mars, jour de mon anniversaire, il m'offrirait le plus beau des cadeaux, il me donnerait enfin la mort pour que nous ne soyons plus qu'un pour l'éternité ! Comment ? Il incarnerait le corps d'un homme quelconque pendant deux heures. En deux heures il aurait le temps de me tuer et bientôt je serais à nouveau dans ses bras, quel bonheur ! Le contrat était le suivant :

je serais fantôme, je ne rejoindrai mon bien aimé que le jour où mon corps serait retrouvé.

À nouveau heureuse, je n'avais aucunement besoin de jouer un rôle, de cacher ma souffrance, car tout était espoir, bientôt la fin. Pour mon anniversaire, j'ai demandé à faire une fête le matin, et que l'après-midi on me laisse tranquille car j'allais me promener dans les bois. Comme cadeau, j'ai demandé les objets les plus insolites, les plus rares, toutes les folies je voulais les réaliser ! Je me suis tellement amusée et puis, j'étais tellement impatiente ! Un cadeau de toute autre nature m'attendait ! Oh, j'aurai sûrement mal mais après tout, ce ne sera pas bien long. Ce soir, je vais mourir. Merci mon amour, je t'aime ! À la fête j'étais radieuse. J'avais mis ma belle robe blanche, celle que je ne mets que dans des occasions spéciales, je l'ai un peu tachée avec le gâteau mais qu'importe ! Bientôt elle serait recouverte de boue, de sang. Dans mes cheveux, j'ai glissé une marguerite sur mon chignon, comme tu aimais du temps où tu étais encore vivant. Je voulais être belle pour toi, digne de toi !

L'heure était venue, bientôt le soleil ne brillerait plus pour moi ! Qu'importe, c'est l'astre de ma vie, mon soleil à moi que j'allais rejoindre ! Je partis donc, l'esprit léger. Un bref au revoir à cette famille qui, je n'en doute pas, aura vite fait de m'oublier. Je m'amusais à regarder le soleil filtrer à travers les feuilles toutes nouvelles des arbres. Le printemps est la saison de la vie. Le sentier était fin, la nature toujours alerte ! Un écureuil passa juste à mes pieds, quelle beauté ! Au loin, derrière moi, se faufilait une ombre. Mon ravisseur serait-il déjà là ? Ma mort est-elle imminente ? Espérons que tout se passe comme prévu ! Lorsque l'ombre se rapproche, je commence à courir, tellement excitée ! Non, fausse alerte, ce n'est qu'un vieil homme qui promène son chien... C'est joli de mourir dans la forêt alors qu'elle est en pleine renaissance... C'est vraiment poétique : la fille aux dix-neuf printemps... Je continue ma marche à travers cette forêt ensoleillée, magique, ancestrale. Que d'esprits et de légendes autour de moi ! Je n'avais jamais remarqué combien éternelle pouvait être une forêt. Le soleil commence à décliner, le dernier que je verrai. Une certaine mélancolie autour de moi, en moi. Je continue lentement ma progression à travers ce sentier, je sais que lorsque le chemin disparaîtra, le chaos commencera. Je fais durer le plaisir, l'impatience, l'expectation ! Un aigle hurle au loin, et je sais que mon heure a sonné.

Le chemin s'arrêtait net, personne à l'horizon, mais caché devant moi, dans les broussailles, mon bourreau, mon tortionnaire et mon libérateur attend. Encore un pas et que commence le massacre. Un homme sort des buissons, bâton en main. Pas de revolver ni d'arme tranchante, la mort la plus brutale et la moins saignante fera horreur rien que par son animalité. Il a des yeux vitreux, il pue l'alcool, ce n'est qu'un ivrogne sale. Notre crime ne pourra pas lui faire de mal. C'est à travers le corps de cet homme que mon amour va enfin me libérer. Que la mort soit ! Je cours, je crie, sachant qu'il va me rattraper et me tuer. Ce n'est qu'un jeu, histoire de rendre l'histoire plus réelle. L'ivrogne ne dit rien, il s'approche lentement, sûr de son coup.

Il m'entraîne un peu plus loin, sur les rives de ce magnifique lac que je ne soupçonnai pas. Là où notre amour de la vie a commencé, là aussi notre vie devait finir.

Je tombe une première fois, il ne m'a pas encore frappée. Je sais mon amour, ça doit être si dur ! Aie confiance, n'hésite pas ! Je dois mourir, ma place est à côté de toi ! Mon genou est écorché, il saigne comme il l'a fait si souvent quand j'étais enfant. Je me relève et repars en boitant. Il faut que cela ait l'air d'un véritable crime, si je me laisse faire, les policiers le remarqueront. Je repars de plus belle, et, bonne actrice, je lance des regards apeurés, désespérés. Je crie : s'il vous plaît, s'il vous plaît ! On ne sait jamais, il pourrait y avoir un témoin. L'ivrogne titube, lève son bâton, et l'abat lourdement sur ma tête. Je tombe. Il sort une aiguille et me pique avec je ne sais quel poison. Je frissonne, ma tête tourne ! Je tente de me relever encore, je retombe. Encore un coup, sur les côtes cette fois-ci, je me tords sur le sol. Ça fait si mal ! Mes sens sont comme pétrifiés, je ne sens que la douleur, tout le reste a disparu. Mon amour, achève-moi ! Que je parte vite à ta rencontre... Des coups pleuvent sur ma tête, mes jambes, mon ventre, je crache du sang, me relève, retombe, titube, me demandant quand sera assené le coup final. L'injection commence à faire son effet, un froid ignoble envahit mes membres, engourdit mes jambes. Je reste ainsi immobile, laissant échapper de ma bouche une étrange bave gluante et amère.

Soudain, l'ivrogne s'en va. Il lâche son bâton et disparaît. Hey ! Je ne suis pas encore morte, reviens ! Trop tard, les deux heures s'étaient écoulées, et ce têtard de corps ne voulait toujours pas mourir. Un jour et une nuit sont passés. Tout ce temps passé à gémir et délirer, je savais que j'allais mourir, mais qu'est ce que ça a été long ! Le crime était parfait : brutal, violent, et on ne m'avait même pas achevée, mon agonie aura été longue, je suis une parfaite martyre, j'aurai enduré toute la violence et l'animalité de l'humanité ! Ensuite, la contemplation. Les longues journées passées à attendre.

Et je suis toujours là, étendue au bord du lac, la mâchoire démise, le visage couvert de bave séchée. Les renards sont revenus et à présent, je ne suis vraiment pas belle à voir : les bleus, le visage violacé, les membres à moitié arrachés. Un corbeau a mangé mes yeux. J'ai trouvé cela drôle car, comme je suis morte, je n'ai pas besoin des yeux pour voir. Je n'avais jamais remarqué combien profondes sont les orbites... C'est dans cet état que m'a retrouvée cette femme droguée. La conne ! Au lieu de téléphoner la police... C'est bien joli d'assister à ma décomposition, mais c'est mon amour que je veux rejoindre ! Chaque jour et nuit qui passent me rapprochent de ce moment magique où je serai à nouveau dans ses bras. Jamais je n'aurais cru aimer comme ça... C'est toi qui me donnes espoir. Je suis en gestation, bientôt promue au bonheur d'être avec toi.

Est-il permis d'aimer à ce point-là ? Les coups, la douleur, même la mort j'ai accepté. Est-ce la passion éternelle ? Une malédiction ? Personne ne saura jamais à quel point je t'ai aimé. J'ai toujours caché mon secret. Tu es ma drogue, ma vie, ma

mort. J'ai tout donné pour toi ! Est-il mauvais d'être folle de toi à ce point là ? Une légende grecque raconte que les hommes jadis étaient tous siamois : un homme et une femme collés, ils ne faisaient qu'un. Un jour, Zeus jaloux divisa tous les siamois et depuis, chaque homme cherche sa moitié femme, chaque femme cherche sa moitié homme. Rares sont ceux qui se retrouvent, la plupart s'arrêtent en chemin avec l'illusion d'avoir rencontré l'âme soeur. Moi, j'ai trouvé ma véritable moitié ! Combien de siècles ai-je erré de par le monde à ta recherche ? Peu importe, l'éternité n'est rien si c'est le prix à payer pour te retrouver. Je t'aime. Et je reste étendue au bord du lac, à remémorer tous les instants de notre amour, tous nos rêves, tout notre bonheur... Cela m'a l'air si lointain ! Tu me manques tellement...

J'espère que la femme ou que son enfant criera, finira par alerter le monde, que la police viendra ! Que quelque chien au fin odorat me retrouvera. Ils pensent quoi chez moi ? Ont-ils remarqué que je ne suis plus là ? Imaginent-ils l'horrible nouvelle que la police va un jour leur annoncer ? Ils ne sauront jamais quelles mains m'ont donné la mort et je resterai à jamais la gentille fille exemplaire et innocente que la brutalité d'un homme a trop vite enlevé à ce monde. Tellement d'espoirs reposaient sur moi ! Désolée de vous décevoir, je ne sauverai pas le monde, je ne rivaliserai pas avec mère Teresa, je ne serai pas présidente d'un nouveau pays. Je suis partie, et personne ne comprendra pourquoi. Et c'est ce même mystère qui me rendra célèbre : je serai légende. Un jour un livre sera écrit, une nouvelle, un film qui racontera mille épopées à mon sujet, des élucubrations fausses et qui se valent toutes. L'homme a toujours besoin d'explications. Moi, je ne veux plus jamais rien comprendre. Laissez-moi rejoindre mon bonheur ! L'ivrogne a bien fait son travail mais à présent, je suis trop éloignée de la route et pas de témoins, personne pour admirer mon chef d'oeuvre, s'horrifier de ma carcasse.

Ah ? Du bruit ? Des enfants, un sifflet pour sonner le rassemblement. C'est des scouts. Parfait ! Des enfants découvriront mon crime ! Les pauvres, je me fais une joie de voir leur visage se tordre par la peur. Vous imaginez ? Puis le chef scout et son ridicule short vert kaki viendrait, incrédule, tiré, poussé par l'enfant horrifié. Vaut-il vomir ? S'évanouir comme une demoiselle ? Je suis vraiment curieuse... Des pas tout près de moi... Combien de temps s'est écoulé depuis ma mort ? Mon amour, j'arrive ! Les enfants jouent et poussent des cris d'amusement de temps à autre, c'est joli à entendre... Dire que bientôt ils crieront de peur. Je n'y peux rien, ils avaient qu'à me retrouver avant, c'est la faute de la femme et son enfant, de vrais inutiles ces deux-là ! A présent je pourrais ici depuis presque un an je crois... Je suis sûre que les amis pensent à une fugue, ils m'imaginent bien loin, droguée et folle sur les rues de quelque capitale lointaine. La famille finira par se demander si j'ai vraiment existé. J'aime cette impression de dissolution, de non-existence graduelle... Après tout, je n'existe que pour mon amour, le reste ne compte pas. Depuis le temps, j'avais oublié ce que voulait dire le mot animation. Je me demande à quel jeu ils jouent.

Cache-cache ! Je sais ! Y a un enfant qui s'est caché dans un buisson tout près de

moi, on ne tardera pas à me découvrir ! Je frémis déjà d'impatience ! Il avance, il recule... Il ne sent donc pas ma pestilence ? Un cadavre comme le mien, en milieu humide, faut pas être un génie pour savoir que ça pourrait vite ! Aujourd'hui est mon jour de chance, aujourd'hui je pars pour toujours au paradis de l'amour ! Ah, enfin une réaction ! Mais, ça pue ici ! Oui, oui, petit, approche ! Tu n'es pas curieux ? Tu veux pas découvrir d'où vient cette puanteur ? Viens ! Je sais, t'auras du mal avec la vie plus tard, mais le monde est fait d'horreurs, alors autant commencer dès le plus jeune âge, tu ne crois pas ? Comme ça, t'auras une chance de t'y habituer et de résister. Viens, tu le regretteras mais moi je serai enfin heureuse. Il y a que mon amour qui m'importe. S'il te plaît, viens... Je suis pas belle à voir, mais toi seul me libérera et si tu veux, je te protégerai, je serai ton ange de la garde, si on me le permet là-haut. Viens...

Il est venu, le gamin, il s'est approché. Maladroit et hésitant, chaque pas le rapprochait inéluctablement de mon horrible spectacle. Il allait bientôt m'apercevoir mais non, la malédiction me poursuit ! "Jacques, reviens tout de suite !" Heureusement le gamin est têtu, il ne répond pas et voici bientôt le chef scout qui vient aussi à ma rencontre. Il est grand, il m'a vu. Incrédule, il s'approche. Tiens, c'est François, un ami... Il me reconnaîtra ? Il recule, se cache le visage, vomit tandis que l'enfant ne cesse de lui demander : qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es malade ? Mais non, il n'est pas malade, juste un peu choqué par ce spectacle : un cadavre tout pourri, rongé par la vermine et mutilé, c'est pire qu'un film d'horreur ! Ma robe blanche n'est plus que loques ensanglantées et boue. Moi qui voulais être belle quand on me retrouverait ! La marguerite de mes cheveux avait complètement disparu. François ne m'a pas reconnu, peu importe. C'est vrai que dans cet état, difficile à dire qui je suis ! Je n'y peux rien si la police est totalement inutile et ne m'a pas retrouvée ! Ils n'avaient qu'à faire des efforts. Et moi qui suis restée ici tout ce temps alors que mon amour m'attend de l'autre côté !

Ah, François se remet de ses émotions. Que va-t-il faire ? Et hop, un coup de sifflet, rassemblement ! L'air de rien, comme s'il n'avait rien vu, il explique à ses petits scouts qu'il est temps de rentrer. Faite une ligne deux par deux, en avant, marche ! Sa voix tremble, il n'arrive pas à contrôler ses mouvements maladroits et pantois. Hey ! Tu vas appeler la police au moins ? S'il te plaît... Ca fait si longtemps que je traîne sur ce bord de lac ! L'endroit est merveilleux, d'accord, mais le paradis qui m'attend de l'autre côté, mon amour ! Laisse-moi les rejoindre, je suis fatiguée de contempler le ciel...

Le 15 mars 2003, exactement un an après ma mort, sont arrivés des policiers et leurs chiens. C'est François qui les avait prévenus ! Ils ont pris des photos, un médecin légiste est venu. Ce n'était pas comme dans les films, ils n'étaient vraiment pas habitués à un cadavre comme le mien. Ils vomissaient, se bouchaient le nez. Hébétés, ils se savaient pas qui j'étais et on prenait tellement de photos que je me demandais bientôt si j'allais paraître en première page du journal. Célèbre après ma mort, comme bon nombre d'artistes ! On me touche, on me retourne mais j'y laisse

un bras. Enfin, ce qui restait de mon bras : quelque chair noircie sur un os déjà mou. On me met sur un brancard, on me monte sur une ambulance. Moi, il n'y a personne qui me prend la main, personne qui se soucie de mon état, je suis morte.

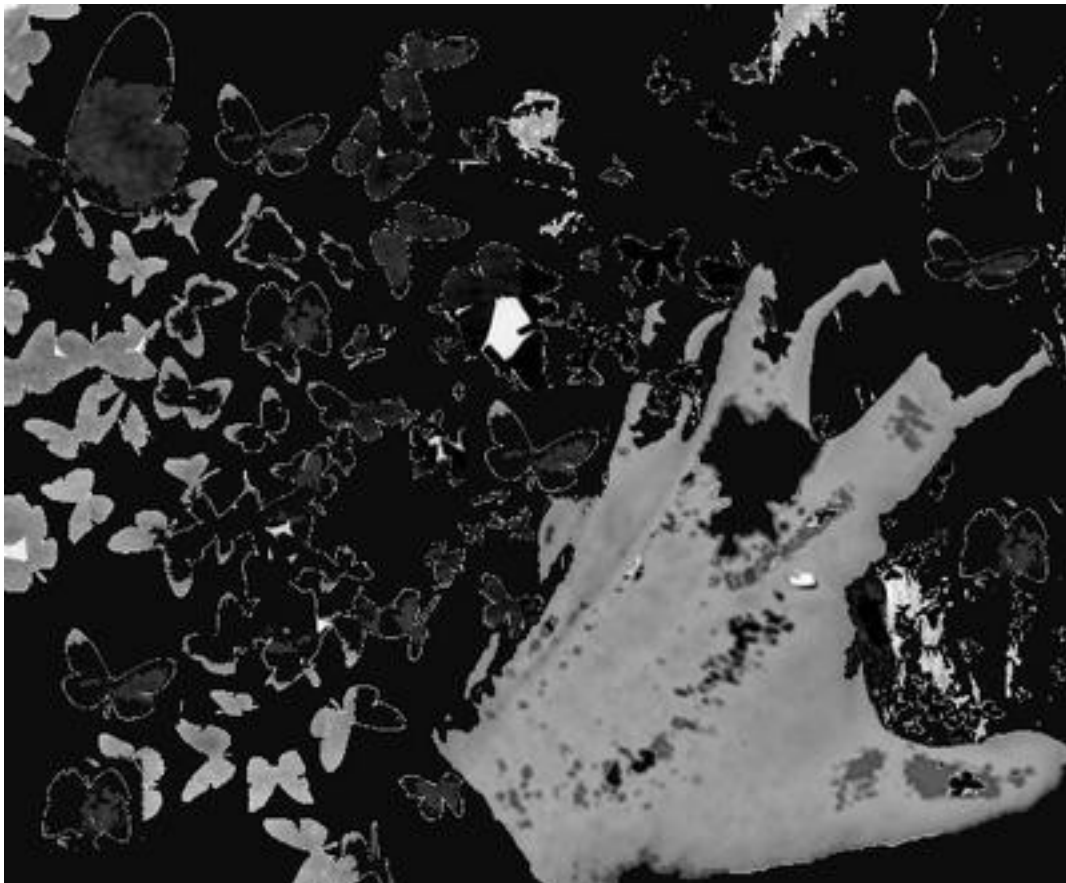
Je me demande à quel moment vais-je m'envoler vers ce paradis que mon amour m'a si longtemps décrit... Quelqu'un referme un sac sur moi, et soudain tout devient noir. Je suis enfermée dans un sac ! Sûrement que je vais aller à la morgue, je sens le moteur de l'ambulance qui commence à ronronner. Adieu lac de ma mort ! A bientôt renards affamés ! Belle vie à l'oiseau qui volait jadis si loin ! Adieu terre, soleil, lune ! Adieu parents, amis, misère et cris ! L'entre-deux mondes est bien joli, mais je suis impatiente de revoir mon amour ! Quel futur ? Quelle éternité ? Mais ne me secouez donc pas ainsi, ne voyez-vous pas que mon corps va se disloquer ? Tiens, un accident... L'ambulance bascule, des hommes crient. Un coup sec, l'un d'eux meurt en poussant un râle immonde. Mon corps se brise en mille morceaux, bonne chance pour tout remettre ensemble ! Et puis le silence, plus rien. Je ne vois que le plastique noir qui recouvre mes restes.

Un drôle de bruit... Comme un coeur qui bat... Tiens, j'ai comme une impression de flotter... Comme si j'avais un corps à nouveau... Mon amour ? Tu es là ? C'est donc ça le paradis ? J'étends mon bras à tâtons et je sens une chair gluante. Tout est noir, je ne comprends rien... Quel calme ! Quelle paix ! Je continue cette exploration pour essayer de comprendre où je suis. Je sens un autre corps à proximité. Il flotte, tout comme moi. C'est vraiment ça l'éternité ? C'est étrange, je l'imaginais autrement... Et ce bruit infernal ! Un son grave qui se répète à l'infini ! L'autre corps me prend la main. Mon amour ! Je me sens défaillir, je n'arrive pas à le croire ! Tu m'as tellement manqué... Il me regarde et me sourit. Soudain, je vois à nouveau. Nous flottons dans une eau poisseuse, je le regarde... Un bébé ! Un petit enfant à la chair rose et fraîche me tient par la main. Mais que s'est-il passé ? Tu as tellement tardé qu'il nous a fallu retourner sur terre... Je suis désolée... Mais, nous sommes alors jumeaux ? Nos âmes sont liées pour toujours ! Une vie à tes côtés, que demander de plus ! Oh, les cris et le malheur, je connais ! Le paradis, ce sera pour la prochaine fois... Je t'aime ! Il me sourit, on se sent si bien ici, au chaud, bercés par le son du coeur de notre mère... À quoi ressemble-t-elle ? On ne sait pas, on verra bien ce que nous réserve le sort. Tant que nous restons ensemble, rien ne peut nous arriver. Je me serre contre lui. Ça faisait si longtemps que j'attendais ce moment ! Au loin, j'entends des voix étouffées : "Vous voyez madame ? Ils se tiennent par la main !" "Oh que c'est mignon !". Et de longs mois de tranquillité se sont écoulés dans le bonheur le plus absolu. Juste toi et moi dans une planète rien qu'à nous. J'aurais aimé ce moment éternel ! La mort me semble interdite, mais je ne regrette rien. Une vie entière à ses côtés est le plus beau des cadeaux ! Me pardonnes-tu ? Voudras-tu oublier ta mort ? Oublier ma mort ? Reprenons tout depuis le début et défions le sort de nous séparer ! Toi et moi, c'est à la vie, à la mort. Et jamais personne ni rien ne pourra nous séparer. À jamais, pour toujours.

Un tremblement, une secousse. Je panique et lui aussi. Le coeur de mère bat très

fort, je sens de voix étouffées qui lui donnent des conseils. La secousse se poursuit, on a peur ! Un long tunnel éblouissant s'ouvre à nous. L'eau sur laquelle nous flottons se déverse à flots et nous entraîne irrésistiblement au dehors. Je me serre très fort à mon amour, j'ai si peur ! Tout devient brusque, dire qu'on s'était habitué au doux mouvement de la respiration de mère... Je vais regretter cet astre de paix et de bonheur, je ne suis pas sûre de vouloir à nouveau exister ! Reste avec moi mon amour ! Sinon, je n'aurai pas le courage... Au bout du tunnel, un homme, un dieu que sais-je nous tend les bras, comme pour nous inviter. On meurt ? On vit ? Tout ce que je demande, c'est de rester avec toi. A nous la vie ! Je me sens tirée, arrachée. Séparée de mon amour ! Non ! Je suis horrifiée et je crie, éblouie, on m'a attiré au bout du tunnel lumineux et des bras gigantesques me serrent très fort, mère pleure des larmes salées. J'entends un autre bébé crier et je me calme : mon amour est en vie aussi ! Ils l'ont mis à côté de moi, dans les bras de mère. On se regarde, on ne se lâchera plus jamais. Mon amour déborde, m'envahit, m'étouffe d'émotion... Et Puis après, je ne me souviens plus de rien. Un bruit assourdissant, une explosion, des cris. Plus rien. Plus rien. Je ne sais pas.

FIN



CONTACTS

Le recueil de nouvelles de Jaime, « *Amour Délicat et Abstrait – Réalisé –* » est désormais disponible à la commande via le site de l'Orchestre Fantomatique :

www.orchestre-fantomatique.com

Il rassemble cinq de ses nouvelles (*Lille Prinsen, Essence de Térébenthine, d'Or et d'Argent, Fable Rose, Amour délicat et abstrait - Réalisé*) dont deux inédites, et quelques unes de ses illustrations, ainsi qu'un marque page.

Il est préfacé par Morgane GUIGOUAIN.

Quatrième de couverture :

"L'Amour ou la quête de sa moitié... Un thème propice à tant d'inaccessible, tant d'absolu, de transgressions. Les jeunes garçons que Jaime met ici en scène le savent bien : toucher le rêve demande parfois qu'on y brûle un peu de soi, et de violer les frontières du possible. Venez vous abreuver à la source de ces amours juvéniles, près de laquelle la magie et les illusions de l'enfance vivent encore. Cinq nouvelles, cinq perles, entre fantastique et romantisme, mêlant sensualité et innocence."

Prix : 6 euros par exemplaire (port compris) à adresser à :

Marc PRIOLON

6 rue Noël Blacet

42000 SAINT-ETIENNE

Michaël MOSLONKA a publié un livre, « *Le Masque de l'Archange* », aux éditions Bénévent. Prix : 10,93 euros + port sur le site de la FNAC.

Un premier roman d'inspiration gothique et au genre *Noir Fantastique*. Un ouvrage à la conception originale (la poésie et le théâtre se mélangeant à l'écriture traditionnelle) qui entraîne le lecteur sur les pas de Charlie, un jeune comédien, revenu du monde des morts pour assouvir une vengeance implacable, espérant ainsi retrouver sa bien-aimée, Marlène, que la douleur et la mort lui ont enlevé.

« *Le Masque de l'Archange* » sur :

<http://pageperso.aol.fr/miklaumd/mapage/livres.html>

Critique et Interview pour le Masque de l'Archange chez les Chroniques de l'Imaginaire : <http://climaginaire.joueb.com/news/1300.shtml>

Critique du Masque de l'Archange sur <http://mariagecieletenfer.ath.cx/>

Sur le Webzine Univers & Chimères N°2 : <http://univers.chimeres.org> venez découvrir une autre nouvelle de Michaël MOSLONKA : "A l'Angle de la 34ème rue"!

Venez retrouver Exquise Marquise sur :

Son site perso : <http://la-plume-de-marquise.monsite.wanadoo.fr>

Ainsi que son forum : <http://laplumedemarquise.forumactif.com/>

Adresse email d'Anakkyn : anakkyn@aol.com

Vous pouvez joindre Carmen SILVA à l'adresse suivante :

Carmen Silva

Presidente Riesco 2984, dpto 122

SANTIAGO

CHILE

Le blog d'Angélique Malon se trouve à l'adresse suivante :

<http://angels-grave.skyblog.com/>

Vous pouvez contacter Gabie-Opaline : opaline.opalia@gmail.com

Le site de Kiruna est : <http://kirunaportail.free.fr/>

Vous retrouverez les poèmes d'Odéliane sur : <http://odeliane.free.fr/>

Le site du Sombre Héros est : <http://mariagecieletenfer.ath.cx/>

Si vous souhaitez correspondre avec les auteurs qui n'ont pas de site, envoyez-nous un mail et nous le ferons suivre à l'intéressé.